

R 64

IN MEMORIAM



Dr. h. c. ALFRED REINHART



1873 - 1935



IN MEMORIAM



Dr. h. c. ALFRED REINHART



1873 - 1935

G1116

Réd. Journal suisse d'Égypte
Alexandrie

Un Suisse en Egypte.

ALFRED REINHART.

L'homme, Sa vie, Son œuvre
et le
Rayonnement d'une personnalité.

HOMMAGES
ET
TÉMOIGNAGES.



A la mémoire d'Alfred Reinhart :

Deux hommages

M. G. MOTTA,

Ancien Président de la Confédération Suisse
Chef du Département politique fédéral.

S. E. AZIZ IZZET PACHA,

Ancien Premier Ministre
Membre du Conseil de Régence
du Royaume d'Egypte.

Mes contacts personnels avec Alfred Reinhart n'ont pas été nombreux, mais malgré leur petit nombre, ils ont laissé en moi un souvenir précieux et durable.

Le dernier de ces contacts eut lieu l'année passée, le 25 août, à Baden, à la journée des Suisses à l'étranger. Reinhart m'avait annoncé sa visite très prochaine à Berne ; il se serait entretenu avec moi, m'avait-il dit, des intérêts suisses en Egypte. Quelle douloureuse émotion éprouvai-je donc le matin du 27 août, lorsqu'en ouvrant la Nouvelle Gazette de Zurich, j'y lus la triste nouvelle ! Au premier instant je n'en pus croire mes yeux !

Alfred Reinhart avait l'âme d'un homme d'affaires et d'un philanthrope. Sa pensée dominante consistait à semer les germes du bien autour de lui. Il me parlait de la Suisse avec une tendresse que seul éprouve si profondément, je crois, celui qui a vécu longtemps et vit encore loin d'elle. Il s'intéressait particulièrement à mon Canton natal et il m'exprimait à son égard des sentiments qui n'étaient pas de la simple sympathie, mais de l'amour.

Je garde à cet homme qui a été en même temps un pionnier ardent, un travailleur de haute qualité et un mainteneur du nom suisse dans le Proche-Orient, un souvenir reconnaissant.

Berne, le 10 Février 1936.

Jacques Moult

Quelques mois déjà ont coulé dans le Sablier du Temps, depuis le décès subit et prématuré de cet homme de bien que fut le Dr. Alfred Reinhart. Mais le souvenir, qu'il a laissé en ses amis et même en tous ceux qui l'ont approché, reste inoubliable.

Cet Occidental avait su retenir beaucoup de la sagesse orientale. Dans le grand et riche domaine de l'Abadieh qu'il avait totalement créé, il avait, sur un mur, transcrit cette parole du Prophète : « Soigne tes biens comme si tu devais toujours vivre, mais prie comme si demain tu pouvais mourir ».

A nous Egyptiens, il appartient de relever combien il sut chérir sa seconde patrie, notre Egypte.

Il était venu chez nous après son grand-père et après son père, et il y demeura en hôte aussi reconnaissant que bien accueilli. Ses deux patries, pour lui reconnaître ses mérites divers, lui témoignèrent de son vivant, respect et honneur. Alors qu'il recevait de l'Université de Zurich un Diplôme d'Honneur adressé en termes éloquents, notre Société Royale d'Agriculture lui décernait la Médaille d'or (en mémoire de S.A. le Prince Kemal el Dine Hussein) pour la création de l'Abadieh, ce domaine de 370 feddans que le Dr. Reinhart acheta en

grande partie inculte et dont, par un prodige de soins, de méthode et de persévérance, il fit en dix huit ans, un véritable Eden.

L'étranger qui a fait cela ne saurait être considéré comme un étranger ; par son amour pour notre sol, car on ne fait pas une telle oeuvre presque miraculeuse sans amour, il est devenu un peu des nôtres.

Le village indigène pour les travailleurs et leur famille — deux cents personnes — fut construit dans les meilleures conditions d'hygiène. Les femmes y sont aidées, conseillées, éduquées dans les soins des enfants et du ménage, et les plus aptes se voient annuellement récompensées par des prix. Lorsqu'on l'admire du haut de la Mosquée que le Dr. Reinhart fit construire, on ne saurait oublier sa féconde splendeur.

En 1933, l'hôpital Moassat, en témoignage de reconnaissance pour le don de la plus moderne installation radiologique, avait donné à Alexandrie un thé en l'honneur du Dr. Reinhart, auquel avait pris part S.A. le Prince Omar Toussoun et les hautes personnalités et notabilités égyptiennes et étrangères.

Celui-ci, dans la charmante allocution par laquelle il avait répondu au discours du Président, s'était excusé de ne pouvoir s'exprimer dans la belle langue arabe et avait déclaré :

« J'ai appris à apprécier à sa juste valeur l'hospitalité si libérale que votre pays m'a si généreusement offerte depuis mon arrivée et à comprendre et à aimer l'émouvant labeur de ce fellah, avec lequel j'ai vécu de si près et dont j'admire hautement les qualités de simplicité et de sobriété. C'est un juste sentiment de gratitude qui m'a fait un devoir de faire profiter de ma prospérité une oeuvre de bienfaisance essentiellement égyptienne qui a pour but de soulager les pauvres et les malades de ce pays qui est aussi un peu le mien ».

C'est parce qu'il ne fut pas l'étranger qui reçoit tout de l'Égypte sans rien lui offrir, pas même son amitié, mais au contraire, celui qui partagea son cœur et sa générosité entre sa patrie et la nôtre, qu'il nous a plu de rendre hommage ici, au nom de l'Égypte, à l'ami et au grand homme que fut le Dr. Alfred Reinhart.

Aziz Bey

L'homme

Le 26 Août 1935, la mort, d'un seul coup, terrassait M. Alfred Reinhart.

C'est à la consternation suscitée par son brusque départ que s'est mesurée dans toute son ampleur la place qu'il s'était faite. L'année qui vient de s'écouler, a rendu plus sensible encore le vide que cette mort a subitement creusé en nous et autour de nous.

Il ne saurait s'agir ici, de renouveler l'adieu solennel adressé à M. Alfred Reinhart au lendemain de sa disparition, alors que l'émotion qui poignait tous les cœurs faisait trembler les voix et embuait les regards.

Le devoir qui nous incombe aujourd'hui, est d'obéir au mot d'ordre de cette vie exemplaire et de faire servir sa mémoire à la continuation de son œuvre, car Alfred Reinhart a si généreusement ajouté à notre patrimoine moral que ne pas dégager l'importance de son apport, serait non seulement de l'ingratitude, mais de la négligence à l'égard des intérêts supérieurs de notre pays.

Le nom suisse à l'étranger, grâce à l'œuvre de ce compatriote qui fut un chef et un animateur sachant son pouvoir, mais gardant en son cœur l'humilité du chrétien, grâce aux bienfaits qu'il sema sur sa route avec la joyeuse largesse des forts et des vainqueurs, a acquis un prestige nouveau.

En Egypte comme dans notre patrie, le souvenir de sa puissante personnalité demeurera vivace longtemps encore.

Cherchons à dégager d'un regard lucide les éléments durables d'une réussite exceptionnelle et les témoignages vivants d'une influence dont le rayonnement échappe à l'emprise de la mort et du temps.

Beaucoup d'hommes auront vu le succès et la chance sourire à leurs efforts. Beaucoup auront vu une éclatante réussite financière récompenser leur perspicacité, leur énergie et leur travail.

Bien peu, par contre, auront su faire de leur fortune un usage aussi généreux, d'aucuns diront aussi prodigue, et tirer un si noble parti des richesses acquises, puis économisées avec soin, non pas dans un but de jouissance égoïste, mais afin de pouvoir mener à bien enfin les grands projets rêvés par un cœur resté jeune et vibrant, et mûris, par une intelligence réalisatrice nettement consciente des nécessités de l'heure et de la fragile vanité des possessions humaines.

Philanthrope, Alfred Reinhart l'aura été au sens le plus large et le plus éclairé du mot.

Et ne l'est pas qui veut !

Il y a plus d'une façon de s'efforcer d'aider ses semblables et d'apporter au soulagement de la souffrance humaine une bonne volonté agissante. Mais deux craintes souvent n'ont-elles pas paralysé les plus belles initiatives ? La crainte d'être dupe et celle de dépenser, et de se dépenser, en vain ? Combien ne se sont-ils pas répété : « Qu'importe à la dune, un grain de sable qu'ajoute ou qu'emporte le vent ? A la mer, une goutte de plus ou de moins dans l'éternel écoulement des flots ? Comme le sable et comme les vagues,

les vicissitudes humaines participent de l'infini et de l'éternité. Que peut contre leur toute puissance, la bonne volonté d'un individu ? »

Alfred Reinhart, jamais, ne s'est abandonné à ce désabusement. Il a puisé dans sa foi et dans une tradition familiale solidement établie, le courage et l'optimisme nécessaires à la réalisation de sa tâche d'homme d'action. Rien ne l'a retenu, ni les échecs, ni les ingrattitudes. Avec obstination, il a persévéré parce qu'il obéissait à une nécessité profonde et que peu importaient à la conscience qu'il avait de son devoir et de son rôle, l'approbation ou la suspicion.

Un grand arbre mesure-t-il son ombrage aux passants et ses graines aux souffles de l'espace ?

Alfred Reinhart, qui les aima tant, fut un de ces arbres aux racines puissantes. La nature ne nous donne pas de symbole plus beau et rien n'émeut davantage qu'une existence d'homme, s'affirmant puissamment au cours des ans, tel un arbre dressé en plein ciel, parce que fortement enraciné au plus profond du sol ancestral.

Et c'est pour toi, jeune homme, qui viens de quitter ta ville ou ton village, pour te lancer à la conquête de cette part de vie à laquelle tu aspiras et à laquelle tu as droit, jeune Suisse qui, à ton tour, vas tenter, comme Alfred Reinhart le fit, il y a quelque quarante ans, ta chance à l'étranger, que nous avons tenu à dégager le sens de cette vie d'homme et à rappeler l'exemple qu'il nous a laissé.

Pour toi, les circonstances, nous le savons, se sont faites plus rigoureuses encore que par le passé. Les pays qui t'accueilleront se font de moins en moins nombreux. Des restrictions de toutes sortes te contraignent et refrènent ton élan.

Jeune homme, souviens-toi, cependant, que les événements, en dépit des apparences, dépendent avant tout et toujours, des

forces intérieures. Ce sont elles, en dernier lieu, qui répondront de ta défaite ou de ta victoire. C'est donc pour toi qu'à titre de modèle et d'encouragement dans les heures critiques, nous voudrions dégager l'essentiel de l'enseignement que nous lègue l'activité d'un homme qui, toujours, considéra les faveurs qui lui furent dévolues, comme une obligation : celle de faire de plus en plus largement le bien autour de lui.

Les témoignages que nous avons réunis, nous aurions pu les multiplier.

Mais à quoi bon ?

Il ne s'agit pas ici d'un panégyrique.

Il ne s'agit pas non plus d'une hagiographie ou d'une image d'Epinal.

Nous n'avons cherché qu'à retracer fidèlement les directives d'une vie qui elle aussi, connut les difficultés, les souffrances et les soucis et qui, malgré tout, triompha de tous les obstacles.

Alfred Reinhart a ajouté un chapitre à ce livre glorieux, « Fils de leurs œuvres », où comme une fresque se déroule la vie de ceux d'entre nos compatriotes qui nous demeurent en exemple.

Parmi les témoignages recueillis, toi-même, jeune homme au seuil de l'existence, sauras retenir le trait évocateur, le détail éloquent, le mot significatif, qui, mieux qu'un long discours, te donneront le secret d'une action féconde et profonde et tu l'entendras résonner au plus profond de ton cœur, ce long appel vers plus de grandeur, d'espace et de lumière dont une âme éprise d'un haut idéal d'obéissance et de dévouement, nous a laissé l'écho.

Tu retrouveras ici dans cette vie quelques-unes des caractéristiques de la mentalité suisse que nous aimons à souligner chez les meilleurs d'entre nous, cette tenacité, cet amour du travail, ce

souci du détail, cette honnêteté, qui jointes à la conscience la plus scrupuleuse, reviennent comme un leit-motiv, parmi les divers témoignages rassemblés, à l'insu des uns et des autres.

Tu y verras à l'œuvre un homme qui, sachant la faiblesse de l'humaine nature, ne cessa de puiser le meilleur de ses forces aux sources qui ne tarissent et ne se corrompent point.

Tu comprendras la leçon que nous donne celui qui répondait lui-même de sa propre main aux lettres que lui écrivaient les correspondants qui avaient vraiment quelque chose à lui dire ou à lui demander, et tu retrouveras partout, dans ces témoignages transparents comme un filigrane, l'empreinte d'un esprit actif rempli de pensées nouvelles, la manifestation de cet optimisme agissant et nourri d'une confiance devenue volontairement acte de foi, qui permettait à M. Alfred Reinhart de répondre à un interlocuteur se plaignant de l'insuccès d'un long effort :

« Ne nous décourageons pas et recommençons, car je crois au bien et je crois en l'homme ».

C'est cet optimisme, cette foi qui, servie par sa tenacité d'homme d'action aussi bien que par sa lucidité d'homme d'affaires et de réalisateur méthodique, lui ont donné la possibilité de s'intéresser pratiquement à des problèmes si nombreux et si différents, d'aider effectivement tant d'initiatives qui sans lui n'auraient pu être menées à bien, de réchauffer l'enthousiasme des uns, de vivifier l'espérance des autres et d'apporter à tant d'hommes, qu'il s'agit de talent ou même de bonne volonté, l'aide et l'appui qui lui paraissaient nécessaires et dont il se faisait une joie.

C'est également cette vaillance, cette confiance et cette foi, qui lui ont permis d'aller toujours de l'avant sans se laisser arrêter jamais par l'incompréhension, l'ironie, le blâme ou le scepti-

cisme. Ce sont elles encore qui lui ont permis, après avoir solidement bâti et étagé de ses mains robustes cette Maison qui fut l'œuvre de sa vie, de nous laisser en témoignage d'une intelligence, d'un cœur et d'un nom tout nimbé d'affectueuse estime et de respectueuse gratitude, Albisbrunn en Suisse, El-Hawaber en Égypte, et, pour couronner ces œuvres, que ce soit dans son pays d'origine ou dans sa patrie d'adoption, d'ajouter à leur façade, flottant haut dans le ciel clair, le drapeau rouge à croix blanche.

Jeune homme, jeune Suisse, qui t'apprêtes à tenter toi aussi la grande aventure, que cette vie aujourd'hui te soit un encouragement, et qu'elle reste pour toi un rappel et un recours, aux heures de doute et d'abattement.

Et puisses-tu non seulement y demeurer fidèle, mais continuer en le perpétuant, l'exemple que lègue Alfred Reinhart à ceux qui l'ayant connu, ont tenu à te le faire connaître à toi aussi, pour que tu les aides, à ton tour, à maintenir haut sa mémoire,

à l'abri des atteintes du temps
et de l'ingratitude des hommes.

J. R. FIECHTER.

Sa vie.

*« A mesure que tu avances
dans la vie, marque ton passage
par des œuvres utiles à ta mé-
moire et à ceux qui viendront
après toi ».*

Monsieur Alfred Reinhart est né le 16 Octobre 1873 d'une vieille famille de Winterthour, où son père, Paul Reinhart-Sulzer avait une grande Maison de commerce. Il fréquenta les écoles de la ville, suivit les cours de la Freie Schule, du Gymnasium, puis partit pour Lausanne où il continua ses études à l'Université. Il fut membre de la Société d'étudiants de Zofingue et garda toute sa vie le plus amical souvenir de ces années de camaraderie et d'études.

Le jeune homme entreprit ensuite de lointains voyages. Il partit d'abord pour l'Amérique, au Texas, d'où en 1896 il se décida à venir en Egypte. Son père y était déjà venu autrefois, à bord d'un voilier, pour acheter du coton, et avait même songé à y fonder un jour une maison d'exportation. Il avait conservé, en attendant, des intérêts dans la firme F. C. Baines et Co. C'est dans cette maison que travailla d'abord M. A. Reinhart avant d'en devenir l'associé.

En 1907, M. A. Reinhart fonda sa propre maison : Reinhart et Co. Ltd. La première année fut difficile, comme toutes choses qui débutent. A la période pénible des semailles devait bientôt succéder cependant, grâce à la force de volonté, au sens des affaires, aux qualités d'initiative, de prudence et de scrupuleuse probité de celui qui ne cessa de demeurer jusqu'à la fin au poste de commandement, la période de la récolte et de la consécration.

M. Alfred Reinhart avait su s'entourer de collaborateurs de premier ordre qui, s'ils furent à la peine, furent aussi libéralement

associés aux joies de la réussite et gardèrent toujours au Patron une affection renforcée par les années et faite de respect, de gratitude et de confiance

Pour ses employés, M. Reinhart était le Patron au sens le plus respectueux et tout à la fois le plus familier du terme. On savait que l'on pouvait s'adresser avec confiance à son sens de l'équité et que cet homme sévère à lui-même faisait confiance à ceux qui avaient gagné son estime.

Ce sont ses collaborateurs immédiats qui pourraient le mieux illustrer d'exemples pris sur le vif, au courant des jours et du travail, la responsabilité du chef qu'ils aimaient et qui le leur rendait pleinement.

Tous gardent de lui, de son contact, de ses méthodes, des leçons qu'ils ne sauraient oublier.

Ce qui frappait en particulier chez cet homme, habitué à voir grand et de haut, c'était son sens des plus humbles réalités; jamais il ne laissa le détail empiéter chez lui sur l'essentiel; mais ce détail, il l'intégrait à sa place dans l'ensemble et il veillait à ce qu'une attention nécessaire lui fût accordée.

Une anecdote qui nous fut rapportée rappelle celle du philanthrope neuchâtelois de Pury qui, après avoir réprimandé devant deux Sœurs quêteuses, un domestique coupable d'avoir laissé consumer inutilement une bougie, donnait à celles qui déjà le prenaient pour un ladre, une offrande magnifique, en disant aux braves Sœurs stupéfaites : « C'est cette économie vigilante qui me permet d'être généreux! »

M. Reinhart s'étant aperçu que dans ses bureaux, les menues fournitures atteignaient à des sommes qu'il trouvait exagérées, réunit ses employés et leur alloua une somme déterminée, à charge pour eux, de subvenir aux frais du matériel.

Le geste fut diversement interprété au moment même; mais expérience faite, au bout de l'année les intéressés s'aperçurent que non seulement le Patron, avec l'argent ainsi économisé avait pu faire bénéficier une œuvre de bienfaisance d'une libéralité considérable, mais qu'eux-mêmes, grâce au contrôle sévère qu'ils s'étaient imposé, n'avaient pas dépensé le total de la somme assignée.

C'est par cette sûreté de coup d'œil et cette rapidité de décision que dans les domaines les plus divers, un homme assure le prestige de son autorité.

La raison sociale devint en 1919 Reinhart et Co., et déjà quelques mois avant sa mort, M. Alfred Reinhart s'était déchargé sur les épaules de son gendre M. C. L. Burckhardt et de son neveu M. Paul Reinhart Junior, ses successeurs, de toute une part de ses responsabilités.

Il s'était marié en 1904 avec une compatriote, Mlle Suzanne Meier. On ne saurait trop dire la valeur de ce ménage parfaitement uni, sa simple harmonie, faite de compréhension réciproque, d'affection profonde, de dévouement mutuel.

S'il fut donné à M. Alfred Reinhart de surmonter les soucis et les revers des heures noires de ses débuts, et de connaître la joie ascendante d'une réussite exceptionnelle, combien de fois le modeste de cœur qu'il était demeuré malgré tout n'a-t-il pas rappelé qu'après Dieu qui avait soutenu et béni son travail, c'est à celle qui fut la compagne de sa vie, à celle qui partagea ses pensées et ses actions et qu'on ne saurait dissocier jamais de l'œuvre poursuivie en pleine communauté d'inspiration, qu'il dût d'avoir pu réaliser, et au-delà, les rêves de sa jeunesse et les plans de sa maturité.

Il garda également toute sa vie une vénération profonde pour sa mère à qui il devait le meilleur de sa formation spirituelle ;

lorsqu'elle mourut, durant la guerre, ce fut pour lui un chagrin d'autant plus violent qu'il ne put assister à ses derniers moments.

Monsieur Alfred Reinhart occupait une place en vue dans un grand nombre d'autres entreprises que la sienne. Il était fondateur et président du Conseil de la National Ginning Company of Egypt, S.A., président du Conseil de la Société Générale de Pressage et de Dépôts S.A., ancien président du Conseil de l'Egyptian Motor Transport Company, administrateur de la Société Egyptienne de la Bourse Commerciale de Minet el Bassal, de l'Electricity and Ice Supply Co., de la Société Cotonnière Maarad, de la Société Egyptienne des Ciments Portland Tourah, Le Caire.

Pendant de longues années il avait été administrateur de la Banque Belge et Internationale en Egypte, de l'Alexandria Insurance Co., de la Cairo Sand Bricks Company.

Son expérience et sa grande compétence lui permirent de rendre de grands services au commerce cotonnier. Les divers Comités dont il était membre : l'Alexandria General Produce Association qui se transforma plus tard en Commission de la Bourse de Minet el Bassal, l'Alexandria Cotton Exporters Association dont il fut le premier président, l'Association du Commerce d'Exportation d'Alexandrie ont perdu en lui un membre dont la valeur reconnue et les avis judicieux faisaient autorité.

Sa vie d'homme d'affaires supposait déjà une activité de premier ordre. Elle n'a, cependant jamais été qu'une part de son existence, et c'est en cela que réside un des mérites les plus rares de cette vie et de cette activité.

D'une intelligence aussi large qu'active, M. Alfred Reinhart n'a cessé de se passionner pour une foule de questions intellectuelles, sociales, pédagogiques ou philanthropiques.

En Suisse, il est peu d'œuvres sociales méritantes qui n'aient bénéficié de son appui. Et ce n'est pas seulement un appui financier que M. Reinhart, leur octroyait libéralement. Les Dirigeants de la Nouvelle Société Helvétique, du Secrétariat des Suisses à l'Étranger, ceux de nos diverses Universités suisses, celle de Zurich en particulier, de « Pro Juventute », du « Schweizer Verband Volkswohl », du Secrétariat de la lutte anti-alcoolique, de la lutte contre la tuberculose et contre le cancer, peuvent en témoigner.

Alfred Reinhart s'intéressait aux moindres détails pratiques de leur activité. Sa largeur de vue, son bon sens pratique, son souci des réalités, l'importance qu'il savait attacher aux détails sans jamais, cependant, leur sacrifier l'essentiel, rendaient ses conseils extrêmement précieux, et ceux qui ont collaboré avec lui, sont unanimes à rendre hommage à la valeur de ses initiatives et de ses suggestions.

Il y a trois ans, l'Université de Zürich, qui célébrait son centenaire, décerna à Monsieur Alfred Reinhart le titre de Docteur en philosophie *Honoris Causa*, avec la mention significative :

« A celui qui a généreusement encouragé la théorie et la pratique de l'aide à la jeunesse et la pédagogie suisses. Au Mécène bienveillant de notre Université et de ses étudiants. »

Le « Landerziehungsheim » d'Albisbrunn, fondé grâce à son inépuisable charité serait à lui seul une preuve suffisante de l'intérêt effectif qu'il portait à la pédagogie. Mais, à Alexandrie même, dans cette Colonie dont près de quarante ans il partagea la vie quotidienne, saura-t-on jamais tout ce qu'il a fait, non seulement pour l'École Suisse, à laquelle il consacra toute sa part de l'héritage maternel, mais pour tant d'autres institutions philanthropiques, pour la Blind School, pour le Home International en particulier.

Fervent patriote, c'est d'abord en faveur de la Société Suisse d'Alexandrie, qu'il présida pendant 4 ans et dont il fut, depuis 1918, Président Honoraire, que son activité s'est déployée. Qui ne se rappelle ce que fut son rôle dans la construction de cette « Maison Suisse » qui fait l'admiration de tous nos hôtes de passage et dont il voulait qu'elle fut le Foyer de la Colonie.

Il fut successivement président de la Société Suisse de Secours quatre années de suite, président du Groupe d'Alexandrie de la N. S. H., président et Membre fondateur de la Commission Commerciale Suisse, membre de la Commission des Suisses à l'Etranger de la N. S. H. à Berne. Tout au moins aura-t-il eu le plaisir de voir couronner de succès, ses efforts en vue d'obtenir une représentation diplomatique Suisse en Egypte. Il encouragea la fondation du Journal Suisse d'Egypte et du Proche-Orient et ne cessa de témoigner, à ce lien hebdomadaire entre les membres de nos diverses colonies, l'appui le plus éclairé.

Les sports eurent aussi toujours toute sa sympathie. Il estimait que nos jeunes Suisses à l'étranger se devaient de pratiquer méthodiquement les exercices physiques et il encouragea nos groupements sportifs par la donation de coupes challenge. Il fut en outre conseiller du Club Nautique Suisse de 1911 à 1925. C'est à lui que les Eclaireurs Suisses d'Alexandrie, dont il était le Président Honoraire, doivent en grande partie les beaux souvenirs qu'ils ont emportés du séjour qu'il leur offrit dans la Mère-Patrie.

Protestant convaincu, il présida pendant plusieurs années le Conseil de l'Eglise Protestante d'Alexandrie et usa de toute son influence pour que la Communauté protestante de notre ville conservât, malgré la Guerre, une église où l'on prêche en allemand et en français.

C'est d'ailleurs à l'heure du danger que M. Reinhart donna sa pleine mesure et ne craignit pas d'assumer de lourdes responsabilités. Durant toute la guerre, il tint à demeurer fidèle à son poste de Président et de seul membre du Conseil de l'Eglise. C'est vraiment à sa tenacité courageuse que la Communauté protestante d'Alexandrie doit d'avoir conservé son église et sa fortune.

Rappelons à ce propos un fait qui, mieux peut-être qu'un long commentaire, honore un cœur d'homme et révèle un caractère.

Au début des hostilités, le sacristain de l'Eglise, Allemand installé depuis de longues années en Egypte, avait été interné dans un camp de concentration. Après quelques années il fut libéré conditionnellement.

Lorsqu'il mourut, la question de son ensevelissement donna lieu à de longues discussions avec les autorités britanniques; Mr. Reinhart n'en estima pas moins que son devoir était de rendre au défunt l'ultime hommage qui lui était dû et tout seul, derrière le corbillard, il tint à accompagner, à pied, en redingote et haut de forme, comme s'il s'agissait d'un des puissants du jour, le cercueil jusqu'au cimetière.

Combien de traits de ce genre pourrions-nous relever encore, car chez un chrétien sincère, la charité du cœur était égale à la charité du geste.

Il n'existait point pour lui de barrières de nationalité ou de religion; sa générosité aussi discrète qu'efficace, débordait de toutes parts les cadres de la colonie Suisse.

Il aimait l'Egypte avec toute la ferveur et la gratitude qu'on voue à une patrie d'élection. Tout comme il le faisait pour la Suisse, il désirait travailler au progrès et au bien-être de ce pays.

La magnifique installation radiologique qu'il offrit à l'Hôpital Al Moassat est là pour en témoigner. Pour que cette installation puisse donner son maximum de rendement, il eut soin d'envoyer à ses frais un médecin radiologue se perfectionner en Europe. Il fut membre fondateur de la Société des Transports funèbres Gratuits, accorda son appui à toutes sortes de sociétés locales d'utilité publique — notamment le club des Saïdiens — et construisit la Mosquée d'El-Hawaber.

El-Hawaber ! un autre champ de l'activité multiple de Monsieur Reinhart où il aimait à se réfugier de temps à autre, loin de ses préoccupations citadines. El-Hawaber, quand il l'acquit en 1915, était un vaste domaine à peu près inculte, marécageux et nu à l'intérieur du Delta. Quinze ans après, l'Abadieh Reinhart est célèbre au loin. Il n'y en a guère de plus belles, sauf sans doute les domaines de la Couronne, de plus boisées, de mieux cultivées. Il chercha à améliorer le sort de ses « fellahs » et fit édifier à leur intention un village modèle dont les dernières constructions viennent d'être achevées. La Société Royale d'Agriculture a sanctionné cette réussite en remettant à Monsieur Reinhart sa plus haute récompense: la Médaille d'or du Mérite Agricole.

Toute sa vie, cet homme qui nous a été repris, après avoir magnifiquement rempli sa destinée de chrétien, d'époux, de père, d'ami, d'animateur, de réalisateur, de philanthrope et de citoyen, était demeuré simple de cœur et de manières, ami des petits, des humbles et des faibles. Son autorité naturelle ignorait la morgue. Au lendemain de sa mort, en Suisse, en Egypte, en Europe, en Amérique comme au Japon, car ayant beaucoup voyagé, sa vigoureuse personnalité s'était partout imposée et avait partout laissé des traces profondes de son passage, les journaux se sont faits longuement l'écho des regrets unanimes suscités par le départ de ce

grand Suisse qui faisait de si haut et de si loin honneur à son pays.

Parmi les centaines d'articles parus dans la presse étrangère, nous nous bornerons à reproduire la conclusion de l'éloge funèbre paru dans l'« Ephimeris » Journal grec d'Alexandrie.

« Aux dithyrambes, si motivés fussent-ils, M. Alfred Reinhart, eut certainement préféré la sincère ferveur de cet hommage rendu à sa mémoire, par un étranger qui, l'ayant vu à l'œuvre, aura tenu à exprimer au lendemain de sa mort son respect et sa gratitude.

« Il fut un Suisse remarquable, à qui la Colonie Suisse d'Alexandrie doit beaucoup. N'oubliant jamais son origine suisse, cependant il sut être aussi Alexandrin, dans le sens cosmopolite que ce mot renferme.

Nul, indigène, nul réfugié, nul malheureux quelle que fût son origine, qui ne trouvât en M. Reinhart sur le champ un appui généreux.

Ils sont nombreux, ceux qui lui doivent de n'être plus aujourd'hui des malheureux ; et beaucoup doivent à son aide de n'avoir pas sombré dans des moments difficiles.

Seuls ses collaborateurs peuvent dire à quel point, travailleur infatigable, il savait reconnaître et apprécier le travail des autres.»

C'est justement cet amour du travail, cet intérêt sans cesse en éveil, de cœur et d'esprit, ce sens de l'humain qu'il possédait à un si haut degré, qui lui permirent de garder toujours une étonnante jeunesse de sensibilité.

Cet homme d'action, ce réalisateur et ce chef, jusqu'au bout, était demeuré par tout un côté de son caractère d'une simplicité, d'une ingénuité et d'une fraîcheur de sentiments, qui surprenaient

en forçant le respect et la sympathie, ceux qui ne le connaissant que de réputation, avaient l'occasion d'entrer avec lui, en rapport plus amical.

Personne n'aura été plus sensible que lui aux témoignages vrais d'affection ou de gratitude. Il savait accepter les cadeaux avec autant de plaisir et de joie que lui-même en éprouvait en les faisant.

Il savait partager les émotions d'autrui et faire siennes les souffrances ou les joies de ceux qui l'entouraient.

Et c'est à cause de cette sensibilité, cette compréhension toujours en éveil qu'il n'a pas seulement été utile, au point de vue social, par l'aide qu'il offrait aux deshérités, mais aussi par la manière dont il donnait, avec une noblesse simple sans jamais vouloir faire de distinction de race ou de religion.

C'est par là que Alfred Reinhart fut un exemple rare d'altruisme chrétien.

Sa mémoire ne périra pas.

A nous qui restons à la tâche, incombe l'obligation de lui demeurer fidèle et de faire de notre mieux pour continuer les yeux fixés sur son exemple, l'œuvre qu'il nous a laissée.

Au cadran solaire de la maison qui recueillit son dernier soupir, le disparu n'avait-il pas fait inscrire cette devise :

« Horas non numero, nisi serenas ».

Qu'il nous en souvienne et que notre vie s'inspire, à son tour, de ce message et de l'exemple que même mort, Alfred Reinhart, continue à nous donner.

De tels hommes peuvent mourir. Leurs œuvres les suivent.

Les deux témoignages par lesquels s'ouvre cet « In Memoriam » celui de M. G. Motta, qui, précédemment Président de la Confé-

dération, est aujourd'hui le Chef respecté de notre Département politique fédéral, et celui de S.E. Izzet Pacha, ancien Premier Ministre d'Égypte et actuellement Membre du Conseil de Régence, se complètent l'un l'autre.

Alfred Reinhart n'aura pas été seulement le patriote, le chef et l'ami, dont nos colonies suisses d'Égypte se doivent de garder un souvenir ému

Aux yeux de sa patrie d'adoption. Il fut aussi, dans toute la force du terme, ce que Emerson appelait un «representative man».

Dans les milieux égyptiens, chez les plus humbles comme chez les dirigeants, le nom d'Alfred Reinhart, était identifié à celui de nos plus belles traditions helvétiques.

En Suisse, sa réputation n'était pas moins fortement établie et nous aimons à nous rappeler le mot de confiance émouvante, si touchant dans son ingénuité, de cette petite fille de l'École communale de Hausen, à qui l'instituteur demandait : « Quel est l'homme qui a défendu, protégé, réconforté, les Suisses à Marignan? » et qui, sans hésiter, répondait : — « Herr Reinhart ».

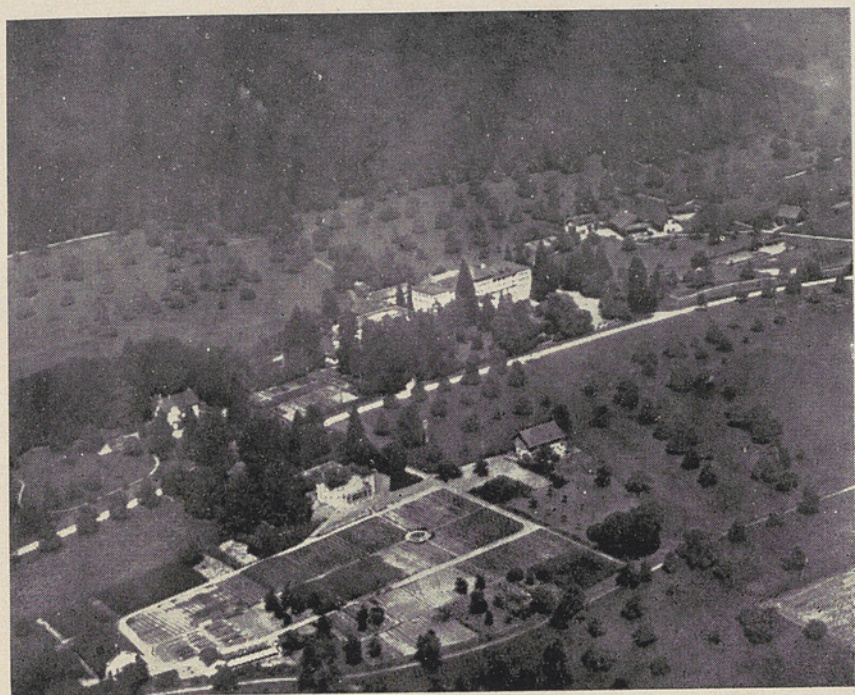
Il convient de nous efforcer de déceler les causes et la portée de ce prestige, beaucoup plus précieux pour ceux qui eurent à en bénéficier et en bénéficient encore, que pour celui qui l'avait conquis de haute lutte.

C'est ce que nous nous sommes efforcés de faire, en réunissant ces témoignages choisis entre beaucoup d'autres, pour leur pertinence et leur sincérité.

Son œuvre.

En Suisse,

Albisbrunn



ALBISBRUNN : Vue d'ensemble, prise d'un avion.

Albisbrunn a été ouvert en Janvier 1925.

Le nombre des élèves jusqu'en 1936 a été de 550. Leur âge variait de 6 à 20 ans.

De 1925 à 1936, le personnel enseignant attaché à l'Établissement y compris les volontaires, a été de 190 personnes.

Albisbrunn compte 16 bâtiments dont 4 bâtiments pour le logement des maîtres et des élèves, l'École Primaire et Secondaire, la Maison principale. Des emplacements de gymnastique et de jeux, ainsi qu'une vaste piscine, ont également été aménagés.

Différents bâtiments sont réservés à l'enseignement de l'agriculture et des divers artisanats, jardiniers, forgerons, tisserands, menuisiers, serruriers, mécaniciens, fabrication de jouets et cartonnage.

La fondation d'Albisbrunn occupait une superficie de 21,6 ha. Un domaine de 36 ha. de terres cultivées lui a été adjoint.

ALFRED REINHART

et la Pédagogie Curative

(L'École Nouvelle et le Séminaire de Pédagogie curative)

par

le Prof. Dr. H. HANSELMANN

Alfred Reinhart, grand commerçant de son métier, était, de par sa nature, un grand éducateur. Le pédagogue professionnel qui s'entretenait avec lui de questions théoriques et pratiques ne manquait jamais d'être stimulé par ses idées.

Le but de l'éducation était pour lui d'amener l'homme à s'éduquer lui-même : dès la première enfance il doit être conduit à résoudre lui-même des problèmes à sa mesure. Cette méthode fait naître le courage et veut risquer que l'enfant qui s'égare apprenne par ses erreurs mêmes. Alfred Reinhart, avec pénétration, avait compris les tendances modernes de la pédagogie ; il saisissait l'essentiel des divers mouvements, et c'est pourquoi il a su promptement prendre parti. Il était hostile à toutes les tendances qui voudraient écarter de l'enfant et de l'adolescent tous les obstacles, et tout ordonner « du point de vue de l'enfant ». Il se rappelait toujours sa propre enfance et sa jeunesse, les principes de ses parents, et se souvenant de ses maîtres de l'école primaire et du gymnase, le sentiment d'une gratitude particulière l'animait quand il parlait de leur sévérité. « Sans effort, point d'effet » ; « Qui risque, gagne » ; « Sans l'obstacle, un cheval même n'apprendrait pas à sauter » ; disait-il souvent.

Cependant, avec beaucoup d'intérêt, il s'enquérât aussi des enfants et des jeunes gens qui n'avaient pas atteint ce but, soit que leurs dispositions naturelles les en eussent empêchés, soit que le milieu où ils furent élevés n'eût pas été favorable. Et autant Alfred Reinhart était sévère et exigeant pour les enfants et les adultes sains, autant il était doux et indulgent pour les êtres dits anormaux. Cet intérêt grandit avec les connaissances qu'il acquit sur la cécité, la surdité, les déficiences de la vue et de l'ouïe, la faiblesse d'esprit, et sur les enfants difficiles soit de nature, soit par la faute de leur milieu.

De sa propre initiative, il y a trente ans déjà, il avait accordé des subsides à des institutions isolées ; Madame Reinhart, qui partageait ses vues, l'assistait de ses excellents conseils. C'est ainsi qu'il connut les difficultés et les problèmes intérieurs des établissements d'éducation et des homes d'enfants, et qu'il réfléchit beaucoup lui-même à leur développement et à leur amélioration.

Nous trouvâmes chez Alfred Reinhart, après 1920, un intérêt particulier pour les problèmes de la pédagogie curative. Il nous manquait alors une institution destinée à la formation professionnelle d'un personnel compétent pour les établissements d'éducation et les classes spéciales destinées aux enfants dont le développement est légèrement entravé. Alfred Reinhart a rendu possible le premier effort dans ce sens, et jusqu'à sa mort il est resté le bienfaiteur éclairé et dévoué du Séminaire de Pédagogie curative de Zurich. Chaque année il s'informait en détail des efforts tentés et se réjouissait de tout progrès réalisé ; en particulier il se félicitait qu'outre la formation professionnelle pour la pédagogie curative, des cours de courte durée aient pu être organisés dans plusieurs cantons en vue d'initier et de perfectionner le personnel des établissements et les maîtres des classes spéciales en fonction.

Mais l'objet principal de son intérêt fut la création d'un établissement d'éducation qui devait combiner les principes modernes du « Landerziehungsheim » avec ceux de la pédagogie curative.

Alfred Reinhart nous autorisa à lui soumettre le plan d'un institut comprenant trois sections pédagogiques ; il mit ensuite à notre disposition des fonds considérables qui servirent à acquérir l'ancien sanatorium et les bains d'Albisbrunn, et à organiser au cours des années l'établissement tel qu'il se présente aujourd'hui. Il comprend une section d'observation pour 15 jeunes gens, un institut d'éducation et de formation professionnelle pour 60 garçons et jeunes gens, et une colonie externe qui s'occupe d'une partie des anciens élèves. Par ses subsides considérables et continus, le fondateur de l'institution d'Albisbrunn rendit possible non seulement la transformation des anciens établissements, où ses parents déjà avaient passé leurs vacances, mais il permit en outre l'achat de la propriété de « Baerenwald » dans le voisinage immédiat d'Albisbrunn, où lui-même avait autrefois passé de nombreux étés avec sa famille ; et enfin l'acquisition de la propriété « Albishof », qui avait fait partie du domaine de l'ancien sanatorium.

L'Ecole Nouvelle d'Albisbrunn comprend actuellement une section d'observation pour les jeunes gens nouvellement arrivés. Pendant une période de durée variable, allant de quelques semaines à plusieurs mois, on s'efforce de savoir si les mauvais résultats qu'un jeune homme a donnés à l'école, dans son travail, sa conduite, doivent être attribués plutôt à ses propres dispositions, qui sont analysées, ou au milieu défavorable où il a vécu. Les recherches pédagogiques, psychologiques et psychopathologiques sont rassemblées ensuite en une étude qui doit rendre compte de l'état général actuel physique

et psychique, et de son évolution antérieure, et établir les lignes d'un traitement éducatif et médical ultérieur. Trois possibilités se présentent dès lors : ou bien le sujet reste à Albisbrunn pour être formé dans la section intermédiaire (compréant divers apprentissages de cartonnage, tissage, travaux de bureau, etc. dans la section professionnelle (serrurerie, ateliers mécaniques, menuiserie, fabrication des jouets), ou dans les sections de jardinage ou d'agriculture. Ces élèves restent à l'institut jusqu'à ce qu'ils aient passé les examens d'apprentissage, ou terminent leur apprentissage chez un patron, ou encore prennent de suite de l'ouvrage. Seconde possibilité: après la période d'observation, le jeune homme est confié à une famille qui lui offre une occupation convenable. Ou enfin il arrive souvent qu'un de ces jeunes gens puisse être rendu à ses parents. La plupart des sujets placés au dehors sont méthodiquement suivis jusqu'à ce que le but éducatif soit atteint ou qu'ils deviennent l'objet d'autres soins. Les garçons à l'âge scolaire forment une section spéciale divisée en deux groupes d'âge. L'observation y est menée de pair avec l'instruction et l'éducation ; il arrive fréquemment qu'après avoir terminé l'école, l'élève passe dans l'un des ateliers d'apprentissage.

L'organisation d'Albisbrunn a inspiré plusieurs établissements d'éducation grands et petits dans toute la Suisse ; à l'étranger aussi elle a été remarquée, et depuis sa fondation elle a attiré des éducateurs étrangers qui par centaines sont venus la visiter ou y faire des stages de plusieurs mois. Grâce à la prévoyance de notre Fondateur, il est stipulé dans l'acte de fondation d'Albisbrunn que l'institut collaborera à la formation et au perfectionnement du personnel d'autres établissements.

Alfred Reinhart a pris le plus vif intérêt à la conception et à la réalisation du plan d'Albisbrunn. Chaque année il a visité l'é-



ALBISBRUNN : Vue des nouveaux bâtiments.

tablissement en compagnie de Madame Reinhart. Nous avons toujours admiré chez notre bienfaiteur et ami la rapidité avec laquelle il saisissait l'essentiel de nos efforts, plus nettement et plus sûrement que maint homme du métier. Et comme il était heureux quand parmi le grincement et le bourdonnement des machines retentissait le chant des élèves, ou qu'un garçon poussait soudain un cri de joie ! Il connaissait personnellement un grand nombre d'internes, parlait avec chacun, de ses joies et de ses soucis, et possédait une mémoire vraiment prodigieuse pour toutes les choses humaines, grandes et petites. Il ne manquait pas, même après des années, de s'enquérir de tel ou tel.

Chaque fois que nous avons fait avec notre Fondateur le tour de l'établissement, nous avons beaucoup appris de lui ; rien n'échappait à son regard perspicace. Possédant en Egypte une ferme modèle, il s'intéressait à toutes les questions techniques du travail au jardin et aux champs. Il approuvait toute amélioration. Et quand nous étions las ou découragés, il disait : « Voyez-vous, moi aussi, je ne cesse d'apprendre. Ayez le courage de chercher et de modifier ! ».

Il avait ainsi conquis le cœur de ses collaborateurs. Quand Alfred Reinhart avait passé, c'était comme une rosée printanière qui nous avait rafraîchis, comme si le soleil s'était levé sur nos travaux. Bref et précis dans ses questions et ses consultations, il avait pour chacun une parole aimable, un regard encourageant. « En guete, Herr.... ! » C'était son salut, dont l'écho demeurait en nous, réconfortant et stimulant. Plus d'une fois, Alfred Reinhart a facilité à des collaborateurs particulièrement doués des séjours d'études à l'étranger. Quand il rencontrait un visage soucieux, il nous demandait : « Puis-je faire quelque chose ? Chan i oeppis helfe ? »

Un grand chagrin nous afflige tous depuis qu'Alfred Reinhart nous a quittés pour toujours. Nous ne pouvons comprendre encore qu'il ne nous accompagnera plus désormais, qu'il ne nous interrogera ni ne nous aidera plus. Mais son esprit demeure vivant parmi nous. Son influence a marqué si profondément que l'écho même de sa voix si chaude, le reflet de son regard interrogateur et sévère et si merveilleusement bon et humain seront longtemps, toujours, notre précieux secours.

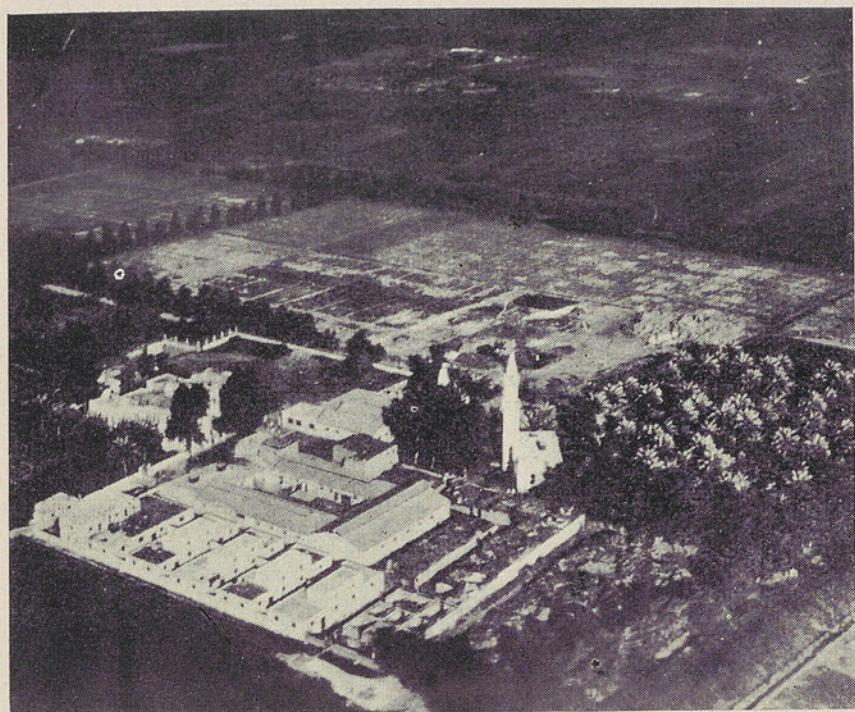
Nous voulons tâcher de vivre selon son exemple, dans les heures heureuses et les heures difficiles. « Qu'en penserait Monsieur Reinhart ! » voilà dans toute décision importante, la question que nous nous posons en nous-mêmes, et nous croyons éprouver la bénédiction de son souvenir.

Puissions-nous réussir à agrandir le cercle des amis de ses œuvres pour que nous trouvions des esprits éclairés, prévoyants et indulgents qui nous aident, afin que beaucoup continuent ce que le défunt a créé et porté seul pendant dix ans, l'Etablissement d'Albisbrunn et le Séminaire de Pédagogie curative de Zurich.

Heinrich Hanselmann.

En Egypte

El Hawaber



EL HAWABER : Vue d'ensemble, prise d'un avion.

EL HAWABER

Une création Suisse en Egypte

par

J. R. FIECHTER

EL HAWABER

The Mission of the Holy Spirit

J. R. HEDDER

Les Suisses ont toujours aimé la nature. Montagnarde ou campagnarde, notre race est restée proche de la terre. L'épique fleurit sur les rives de nos lacs ou les pentes de nos monts. Jean-Jacques Rousseau et Gessner sont bien de chez nous ! Le rêve d'une vie pastorale heureuse et fière, — « le Suisse trait sa vache et vit en liberté » disait Victor Hugo, — n'a pas cessé de sourire, fût-ce au plus endurci de nos citadins. Ces Messieurs de Fribourg, de Berne ou de Zurich se sentaient en exil dans les Cours de Paris ou de Vienne. L'heure venue, brillant officier ou diplomate de confiance, ils rentraient au pays, ajoutaient un étage ou une aile à la vieille maison de campagne et se remettaient à la tête du domaine paternel.

Les temps modernes et l'évolution imposée aux mœurs de notre peuple, par l'industrie triomphante, n'ont pas modifié ce trait de notre caractère.

Les vieilles familles qui, il y a une centaine d'années, créèrent les premières fabriques suisses, ont conservé la tradition du culte de la terre, de la vie rustique, ce goût des beaux domaines, ce besoin de ne pas perdre contact avec le sol natal et de posséder, à côté de la maison de ville, la maison des champs, « asile de calme et de douce plaisance ».

Nos ouvriers sont ainsi que leurs chefs. L'hérédité paysanne les marque fortement encore. J'ai bien souvent vu, dans ma jeunesse, nos horlogers, alors que l'orage menaçait les foins pas encore rentrés, rejeter sur l'établi leur longue blouse grise pour mieux courir prêter main forte aux paysans, — parent, ami ou simplement voisin, — et manier la fourche et le râteau avec la même énergie que les propriétaires du champ.

C'est cette communauté d'affinités, ce bon sens foncier, cette soumission au réel, qui constituent pour nos populations la meilleure sauvegarde contre les utopies et les billevesées sociales, qu'elles soient de droite ou de gauche. On l'a bien vu, ces jours derniers, lors du vote des Chambres fédérales. Les chefs syndicalistes, restés en contact plus étroit avec nos masses laborieuses que les doctrinaires soucieux avant tout de politique et d'intérêts électoraux, se sont rangés aux côtés du gouvernement et sous la pression des circonstances et de la nécessité, ont approuvé les crédits militaires demandés. Ce changement d'attitude à l'égard de notre armée et de notre défense nationale est symptomatique et prouve que chez nous la raison, en dépit des passions déchaînées, ne perd jamais son droit. Nous en parlions justement avec M. Alfred Reinhart, à Hausen, alors que le crépuscule montait doucement la pente douce des vergers et des champs, et notre interlocuteur prenait argument de cet attachement profond voué par notre peuple au sol natal, pour étager sa confiance en son bon sens et en son patriotisme. En vérité, tant que nos ouvriers, comme Candide, continueront à cultiver leur jardin, les légumes et les fruits trouveront chez nous un sol plus favorable, que toutes les théories marxistes et autres. Et c'est très bien ainsi ! En somme, cet amour de la nature, c'est notre façon à nous d'être poète. On étonnerait sans doute beaucoup, et qui sait, peut-

être même les vexerait-on, en disant à l'un ou l'autre de nos paysans ou de nos ouvriers, à l'un ou à l'autre de nos industriels ou de nos grands commerçants, que le souci du quotidien, l'emprise des affaires, les durcissements imposés par le dur combat qu'est la vie moderne, n'ont pas réussi, pourtant, à tuer chez eux tout un fond de poésie qui s'ignore, et que cet amour du sol, de ses magnificences, cette émotion en face d'un beau paysage, ce besoin de verdure, ce goût d'un travail régulier, méthodique, se traduisent en floraison et en moisson, n'est qu'une forme de la ferveur poétique. Ste. Beuve en écrivant : « Il existe en un mot, chez les trois quarts des hommes, un poète mort jeune à qui l'homme survit » n'a fait que commenter l'auteur de "Dichtung und Wahrheit," et Goethe et Ste. Beuve, tous deux, ont parfaitement raison.

Nous, Suisses à l'Étranger, nous en savons quelque chose aussi. Lequel d'entre nous, en retrouvant le décor ancestral, ne s'est pas senti revenu aux temps heureux de son enfance claire. Lequel n'a pas entendu jaillir du plus profond de son cœur le chant informulé de la terre natale. Le retour au pays, n'est-ce pas pour chacun d'entre nous le rêve de la maison aux contrevents verts, du verger, des champs et du jardin, où il sera bon de revivre, au rythme des jours et des saisons. Et celui qui, réalisant l'ambition d'une vie de travail couronnée par la réussite, met toute sa joie et toute sa fierté à donner au domaine acquis son maximum de rendement et d'éclat, ou celui encore qui comme celui dont nous pleurons la perte eut un jour l'idée de faire récolter, par des gamins ravis de l'aubaine, la plus grande quantité possible de graines de fleurs des champs et des bois d'alentour pour les semer à profusion en masses florales savamment orchestrées, aux approches de la retraite qu'il s'est choisie, ceux-là, de vrais poètes sans le savoir, sont à leur façon des créateurs et des dispensateurs d'harmonie et de beauté..

On aurait bien étonné, et même au fond, l'eût-on gêné, Mr. Reinhart en le lui disant. Et cependant, l'idée de ces fleurs des champs et des bois, semées à profusion autour de la retraite qu'il s'était choisie, cette idée-là ne pouvait venir que d'un cœur demeuré étonnamment jeune et sensible au rythme et au visage de la terre natale. Nous partageons d'ailleurs tous un peu de cet état d'âme. Nous demeurons attachés par des fibres secrètes au sol ancestral, mais persistants et tenaces.

Cet amour exclusif de l'horizon familial nous a d'ailleurs souvent rendus injustes à l'égard des splendeurs étrangères. L'Égypte par exemple a eu fort à faire avant d'imposer à la nostalgie de beaucoup d'entre nous son charme insidieux. Notre amour du désert, de la solitude, ressemble souvent à une fuite. Ce qui nous attire et nous retient, c'est le plaisir de retrouver, loin des villes, un peu de l'atmosphère de la patrie absente. Il est certain que vouloir à tout prix établir des rappels et confronter des paysages ainsi que des images n'est pas la meilleure méthode pour apprendre à aimer un horizon nouveau. Mieux vaut sans doute suivre le conseil de Dalcroze et, sans le vain scrupule d'une infidélité, céder à la douceur de l'heure et du lieu « de tout notre cœur et tout simplement. » On peut aimer tout aussi fervemment par contraste que par comparaison. L'Égypte irradiée de soleil et d'azur, étalant ses richesses végétales sous l'immense coupole lumineuse de son ciel éclatant, est digne et combien, de captiver elle aussi, le regard de ceux qui, l'ayant vue de près, ont compris son message de confiance et d'énergie tranquille et ne sauraient désormais l'oublier.

M. Alfred Reinhart, ce Suisse resté si fermement enraciné à cette petite patrie, était cependant, lui aussi, de ces derniers.



EL HAWABER

M. Alfred Reinhart dans une allée du domaine dont les arbres
ont été plantés par ses soins.

En 1915, il achetait à El Hawaber, à 30 kilomètres de Ziftah, un domaine de 350 feddans. Les terrains qui composaient cette Abadieh étaient, en grande partie, incultes. La terre argileuse et délaissée, était devenue imperméable; faute de soins des mares stagnantes s'étaient formées dans les dépressions. Pas de feuillage, excepté trois arbres qui pouvaient servir de point de repère au paysage désolé. La maison, abandonnée depuis de longues années, servait de lieu d'élection aux oiseaux de nuit. Si des photographies n'en avaient fixé l'image, l'on ne saurait en croire ses yeux aujourd'hui, tant la transformation de ces lieux tient du prodige. Il n'y a pas eu d'autre miracle cependant que celui d'un travail méthodique et persévérant et d'une adaptation progressive des dernières données de la science agricole aux conditions particulières d'un sol et d'un climat. M. A. Reinhart qui, dès le début, prit personnellement à cœur la remise en état de ce vaste domaine et n'a cessé d'y vouer toute sa sollicitude, eut la bonne fortune de s'assurer la collaboration d'un homme d'un mérite aussi rare que modeste, un Alsacien de vieille roche, M. Meyer. Secondé par une femme aussi courageuse que dévouée, ce dernier sut réaliser tous les espoirs du « patron » et donner à la renaissance et au développement de l'Abadieh une impulsion magnifique.

C'est grâce à cet effort, combiné à un labeur sans défaillance et à un ordre aussi méthodique que rigoureux, qu'en vingt ans le merveilleux résultat d'aujourd'hui a pu être obtenu. Il n'est pas à l'heure actuelle un lopin de ce domaine qui n'ait été amené à son plein rendement. Tout n'y est que culture appropriée. Les terrains les plus ingrats ont été lentement amendés, grâce à des travaux méthodiques, à une fumure savamment dosée et à l'emploi de plâtre agricole. Chaque année a marqué une victoire nouvelle et l'on a peine à croire que ces récoltes qui battent de loin

tous les records des propriétés d'alentour, ces allées bordées d'arbres vigoureux, n'aient pas toujours été l'apanage de ces terres reconquises.

Après avoir parcouru toute la propriété et en avoir admiré de près et de visu, l'ordonnance et le soin, c'est à l'heure du couchant, du faite du minaret de la mosquée, qu'il faut l'admirer dans toute sa splendeur.

Le vert des arbres se marie au vert plus clair des cultures ondulant à la brise; l'eau des canaux encadre d'argent les longs rectangles des champs, et là-bas les derniers rayons de soleil se jouent dans le miroir étale des rizières...

Le coton, le riz, le maïs, le til, ce chanvre du pays, font de l'Abadieh un immense tapis velouté que d'autres cultures, le blé, l'orge, les fèves ou ce « *trifolium alexandrinum* » appelé bersim, viennent remplacer en hiver.

La « Maison » toute blanche est à droite, nichée au milieu d'arbres qui depuis longtemps ont dépassé son toit. Le drapeau suisse met sur le fond bruissant de leur frondaison sa tache lumineuse. Un véritable jardin des Hespérides l'entoure de verdure et de fleurs de toutes sortes et de toutes couleurs. Elles triomphent en plates-bandes, en massifs, en corbeilles. Proche d'un buisson de flammes, flambant au soleil comme le Buisson ardent du désert, des cactus et des plantes exotiques aux formes agressives aiguissent leurs lances et leurs épées.

Deux longues allées en croix, forment deux couloirs ombreux tapissés de vigne et la lumière, dore à portée de votre main une profusion de grappes magnifiques. Les orangers, les mandariniers voisinent avec les dattiers, les citronniers et les pamplemousses.

En face, la cour et son immense meule de fourrage, la bergerie et ses 300 moutons, les pigeonniers et la basse-cour modèle.

Des ateliers de menuiserie et de mécanique montent le bruit des rabots, des scies et le martellement des marteaux. Si tout ne peut être fabriqué sur place : les tracteurs, les charrues modernes ou anciennes, tout cet ensemble de machines, qui constitue l'outillage d'une exploitation agricole de cette envergure : trieur, batteuse, concasseur, décortiqueur pour le riz, tout est réparé dans les ateliers mêmes, institués à cet effet.

La mosquée domine de son minaret élané le village indigène. Ce dernier a été construit sur un plan uniforme en tenant compte aussi bien des règles de l'hygiène que des habitudes du pays. Ses habitants au nombre de deux cents y vivent en famille.

Mieux payés et mieux traités que dans les ezbehs 'avoisnantes, ces fellahs sont reconnaissants de la sollicitude que leur ont toujours témoigné les maîtres de céans. Les femmes ont appris à mieux soigner leur maison, et chaque année, des prix, en récompensant la meilleure ménagère, stimulent leur application.

La proximité d'une école gouvernementale a rendu inutile la « kouttab » qui jusqu'alors réunissait les enfants du village. Ceux-ci, vifs et pétulants, s'ébattaient sur la place en poussant de grands cris.

Par les routes ombragées, les derniers troupeaux regagnent l'étable et l'écurie. Dans la cour de l'immense quadrilatère où s'abrite un magnifique cheptel de plus de 110 têtes, gamousses, taurillons, génisses, bœufs, ânes, chevaux, mulets et chameaux de race, des feux d'herbe viennent d'être allumés, et la fumée, en longue torsade bleue, se dénoue au-dessus des terrasses blanchies à la chaux.

Et tandis que la brise chante dans les casuarinas, dont le murmure rappelle aux cœurs de chez nous les lentes mélopées du vent dans les sapins, nous suivons du regard la route qui longe le ca-

nal bordé de saules éplorés, de mimosas nilautiques secrétant leurs gommés translucides, d'eucalyptus, de sycomores et de longs peupliers, jusqu'aux maisonnettes abritant les pompes. Quatre puits artésiens d'une profondeur de 72 mètres ont été creusés.

Actionnés par des moteurs Diesel-Sulzer du dernier modèle, les pompes donnent jusqu'à 750 m³ à l'heure, d'une eau fraîche et légèrement alcaline, d'un goût délicieux. D'autres amènent à la propriété l'eau du canal. Un haut réservoir et une pompe contre l'incendie complètent cette installation moderne.

Loin des agitations de la ville, des sonneries électriques, des appels du téléphone et de toutes les sollicitations d'une vie fiévreuse et trépidante, il se dégage de ces champs et de ces verdurees un sentiment de calme, de détente, d'apaisement auquel on ne résiste pas.

Les Anciens avaient acquis une sagesse dont nous n'avons pas toujours su faire état. Ne nous ont-ils pas donné en créant le mythe d'Antée, le héros qui ne recouvrait ses forces qu'en reprenant contact avec la glèbe maternelle, une leçon, valable aujourd'hui encore et plus que jamais dans notre monde artificiel et surindustrialisé.

Heureux sont ceux qui l'ayant comprise, ont pu la réaliser et retremper leur vie aux sources mêmes de la vigueur du corps, du cœur et de l'esprit.

On comprend que l'Abadieh Reinhart soit célèbre à vingt lieues à la ronde. Il n'en est pas de plus belle, en dehors de celles où S.M. le Roi Fouad poursuit une démonstration convaincante des possibilités presque illimitées du sol égyptien. Aussi les visiteurs égyptiens de marque sont-ils nombreux à El-Hawaber ! Aux témoignages des yeux se joint l'éloquence des chiffres. Avec des

frais d'exploitation réduits au minimum, les terres de l'esbeh rapportent le double de celles qui l'entourent. On ne peut que s'incliner devant la somme d'énergie, de science et de méthode que représentent de tels résultats. Oui, penseront les sceptiques, mais à quel prix ont-ils été obtenus ? A quel prix ? Au prix, justement, d'une persévérance intelligente, d'un effort aussi réfléchi que soutenu car si les terres de cette propriété ont aujourd'hui, si nettement accru leur valeur, il convient de remarquer que c'est de son propre fonds qu'elle a fourni les capitaux nécessaires à cette transformation qui tient du miracle.

C'est là une démonstration dont l'intérêt dépasse les questions de personne et de parti. La Société d'Agriculture l'a bien compris en remettant à Monsieur Alfred Reinhart sa grande médaille d'or. Cette distinction, la plus haute dont elle dispose dans ce domaine, prouve l'admiration en laquelle est tenue en haut lieu la réalisation magnifique que représente El Hawaber si souvent cité, et à juste titre, comme un modèle et un exemple, en Egypte, de travail, d'ordre, de collaboration méthodique, d'adaptation intelligente et de ténacité helvétique. Ici encore, l'initiative prise par Mr. Reinhart et l'exemple qu'il nous laisse méritent d'être médités et imités. C'est en participant toujours davantage à la vie même du pays qui nous a fait accueil que nous prendrons mieux contact avec ses réalités profondes et que le comprenant mieux nous nous sentirons plus désireux et plus capables de réaliser en profondeur, cette collaboration effective que les circonstances mêmes d'une évolution inéluctable rendent de jour en jour plus opportune et plus motivée.

L'expérience tentée et réussie à El-Hawaber a ajouté un chapitre nouveau au livre de la collaboration égypto-suisse. Nous sommes heureux que les efforts d'un de nos compatriotes et de

ses collaborateurs aient pu aider aux possesseurs de ce sol privilégié qu'est l'Égypte à prendre mieux conscience de sa richesse et, en dépit de la crise, des multiples ressources de sa fécondité. Ce domaine modèle est un bel exemple de ce que peut la volonté de l'homme s'ajoutant à la vertu d'une terre et d'un ciel généreux. C'est à ce titre qu'El Hawaber offre un enseignement aussi efficace qu'opportun.

Le cerveau qui conçut l'œuvre à réaliser et organisa la rénovation de ce domaine jusqu'à en faire un des modèles du genre a pu s'arrêter de fonctionner, le cœur qui s'associa si étroitement au rythme des saisons, cesser de battre, El Hawaber n'en demeure pas moins le magnifique témoignage de leur double activité créatrice.

Et tandis que j'évoque en même temps que l'Esbeh, l'homme dont elle perpétue la volonté agissante, je songe à la description si belle et si juste de ton que l'Abadie Reinhart inspira à Robert de Traz, lorsqu'il la visita et que tous les élèves de l'école gouvernementale d'Égypte relisent aujourd'hui dans leur livre de lecture française :

« Dans cette immensité aux cultures géométriques, le regard gagne d'un coup l'horizon et s'y fixe, un horizon net et tendu comme un fil, si tendu même qu'on se demande s'il va vibrer peut-être, ou se rompre.

Profusion de cette même verdure douce et bleuâtre d'où s'envolent des ibis blancs. Ce qu'on jette de semence à cette terre prodigieuse, elle le rend en récoltes immédiates et multipliées.

Cette prodigalité nourricière revêt des couleurs éclatantes. Dans le jardin qui entoure la maison, les capucines ont une vibration presque insoutenable. Les géraniums brûlent comme des feux de Bengale en plein jour. Quant aux giroflées, elles sont triples,

les marguerites s'exagèrent en arbustes, et les citronniers fléchissent sous des citrons monstrueux.

Vers le soir, on ouvre les vannes. Un flot rapide accourt dans les rigoles de terre. Il se divise, se répand partout, gonfle le jardin d'un jovial gargouillis. Puis, ayant rempli le réseau qui l'attendait, il devient étale. Entre les feuilles, de longs miroirs d'eau brillent. Toute la campagne est comme lamée d'argent. Du grand canal, encombré de papyrus, au bord duquel un troupeau de moutons se hâte dans la poussière, part un vol de sarcelles. Rappelés aux étables, des buffles bossus se bousculent, tandis que des dromadaires d'un pas ralenti, consentent à rentrer. Puis, de la ferme, monte un chant arabe, peut-être une prière.

Le jour de travail est fini pour les animaux et les hommes. Mais la terre ne s'interrompt pas de se gorger. Les parfums des plates-bandes se déroulent comme l'encens du crépuscule. On sent autour de soi un bonheur végétal qui s'épanouit en immense volupté satisfaite. Et la nuit vient, ornée d'un croissant de lune, la nuit pure, fraîche, et complice... »

Le rayonnement
d'une personnalité

ALFRED REINHART
et les Suisses à l'Etranger

par

M. ROBERT DE TRAZ

Fondateur et premier Directeur

du

Secrétariat des Suisses à l'Etranger.

Il sera difficile d'exposer en quelques lignes tout ce qu'Alfred Reinhart a fait pour les Suisses à l'Étranger. Son zèle et sa générosité à leur égard ne se sont jamais démentis. En outre de l'appui public qu'il a fourni à leur cause et dont on pourrait donner d'innombrables preuves, que de fois il a porté secours à des compatriotes en difficulté, que de fois il a remonté des courages et rendu l'espérance. Mais ces services-là sont demeurés secrets.

Reinhart a été un des bienfaiteurs suisses d'Égypte: des voix plus autorisées que la mienne l'ont rappelé, et je n'y reviendrai pas. Qu'il me soit permis, cependant, de dire que si la colonie d'Alexandrie, en particulier, est un exemple pour les autres groupements helvétiques à l'étranger, si elle témoigne d'une vitalité admirable, si elle s'enorgueillit justement d'institutions excellentes, c'est en grande partie à lui qu'elle le doit. En sa personne elle a possédé un chef énergique, loyal et fidèle.

Mais si attaché qu'il fût aux Suisses d'Égypte, Reinhart ne bornait pas à eux ses préoccupations. Il comprenait l'importance capitale, pour la Suisse, de relier à elle plus étroitement tous ses fils expatriés. C'est pourquoi il encouragea de ses conseils, de ses

démarches, de ses dons, l'œuvre entreprise par la Nouvelle Société Helvétique dans le monde entier. Il subventionna son Secrétariat, appuya plusieurs de ses initiatives, il aida infatigablement le Comité directeur et la Commission générale dont il fit partie pendant plusieurs années. Quand il se trouvait au pays, il allait au Secrétariat pour se rendre compte de la marche de ses travaux, pour discuter des questions pendantes, et il ne manquait pas d'assister aux journées des Suisses à l'Étranger à Bâle ou à Lausanne.

Il ne lui suffisait pas d'affirmer sa ferveur patriotique, il avait hâte de passer à l'action : il manifestait alors, outre son coup d'œil magistral, son savoir-faire nourri d'expérience, un optimisme qui était vraiment contagieux et qui renouvelait les forces de ses collaborateurs. Avec lui on se sentait plein de sécurité. Quand il avait adopté un projet, quand il sympathisait avec quelqu'un, il les soutenait jusqu'au bout. Et il n'attendait pas d'être sollicité pour apporter son concours : son imagination en éveil ne cessait de suggérer et d'inventer. C'est qu'elle était inspirée par son cœur.

Voilà peut-être l'essentiel de ce qu'il faut dire. L'œuvre difficile et nécessaire entreprise par la Nouvelle Société helvétique, à laquelle il s'associait si infiniment, qui consiste non seulement à unir entre eux les Suisses du dehors, mais à les rattacher à la mère patrie, à les servir et à les faire connaître, à maintenir en eux le sens national, Reinhart ne la concevait pas sous l'angle administratif, comme une sorte de bureaucratie supplémentaire. Il avait très bien saisi — parce qu'elle correspondait à sa propre nature — qu'elle servait toute une œuvre de foi et de fraternité, d'entraide cordiale, de compréhension réciproque. A travers les lignes d'un rapport ou les chiffres d'un budget, il allait droit à la réalité vivante. Dans le Suisse, quel qu'il fût, il discernait toujours l'homme.

Reinhart, d'autre part, avait trop d'envergure dans l'esprit pour ne pas considérer la Suisse dans son ensemble. Jamais il n'a fait de différence entre ses compatriotes, ou plutôt il se réjouissait de leur diversité. Vivre au loin l'avait dépouillé de cet esprit de clocher qui est un de nos sectarismes favoris. Il y a quelques années, il me fit visiter ses bureaux d'Alexandrie; je me rappelle la satisfaction évidente avec laquelle, me désignant tour à tour ses employés, il me disait: «Voici des Vaudois. Celui-ci est un Bernois, cet autre vient de Bâle. Et, tenez, tenez, voici les Tessinois». Il était fier que sa maison fût à l'image de son pays. Il la voulait accueillante à tous et, en quelque sorte, symbolique.

J'ajoute que cet éminent homme d'affaires professait que l'expansion suisse dans le monde ne doit pas être seulement industrielle et commerciale. Il estimait que notre pays représente des valeurs spirituelles, qu'il justifie son existence non seulement par son économie, mais par son art, sa culture et ses traditions. Nous devons, pensait-il, rester fidèles à nos origines lorsqu'elles le méritent. Nous nous trouvons à l'étranger pour gagner notre vie, remplir une charge utile, travailler à notre profit, mais aussi pour faire connaître et respecter nos plus hautes raisons d'être. Par son exemple, Reinhart nous a enseigné à demeurer toujours les serviteurs, même modestes, de notre nationalité.

C'est en bien des domaines qu'Alfred Reinhart a marqué sa place. Mais on permettra aux Suisses de dehors de le revendiquer pour eux et de proclamer qu'il fut un de leurs plus dignes représentants. Peu d'entre eux ont acquis autant de considération, honoré davantage leur patrie. Ils savent gré à cet homme qui a écoulé à l'étranger la plus grande partie de sa vie de n'avoir jamais cessé d'être typiquement Suisse. Je le revois, avec sa haute stature, sa vigueur physique et morale, sa bonhomie puissante. Chez ce

magnifique réalisateur que la pratique n'avait ni durci, ni desséché on trouvait une fraîcheur de sentiment presque juvénile, une capacité d'enthousiasme et une gaieté allègre qui sont parmi nos meilleures qualités. Il avait la simplicité helvétique mais réchauffée d'intelligence, la franchise helvétique mais enveloppée de rayonnante bonté.

Nous n'oublierons pas Alfred Reinhart. Nous l'évoquerons souvent tel que nous l'avons connu et admiré. Dans notre chagrin de l'avoir vu disparaître, la seule consolation est de penser que son souvenir, vivant parmi nous, continuera de servir les causes qu'il a aimées.

ALFRED REINHART
et la lutte anti-alcoolique.

par

M. le Pasteur F. RUDOLF.

Une des choses qui m'a le plus frappé, au cours de mes rencontres avec M. Alfred Reinhart : la fidélité de la délicatesse de son amitié attentive. Qu'est-ce que j'étais, moi modeste pasteur de campagne, aux yeux de ce chef ? Cependant, un jour de semaine, en revenant de l'enterrement d'un de mes paroissiens, je vis une auto arrêtée devant mon simple presbytère et j'y trouvai M. Reinhart qui venait s'informer de mon travail et de ses résultats.

En juin 1923, la première tentative de réformer la législation fédérale sur l'alcool avait échoué. Mais les circonstances étaient telles qu'une réforme radicale ne s'en s'imposait pas moins. Du peuple mal informé il s'agissait donc d'en appeler à la libre décision d'un peuple mieux informé. C'est dans ce but que je formai alors un comité. J'eus bientôt le concours de quelques personnalités importantes, mais les fonds manquaient. Or, un matin que j'allais quêter en ville et que je m'approchais d'un arrêt de tram à Wollishofen, M. Reinhart qui, justement, passait en automobile, m'ayant reconnu au passage, me fit signe de monter auprès de lui. Il prit aussitôt le plus vif intérêt à mon entreprise. Vivant à l'Etranger et connaissant très bien l'Angle-

terre, il s'était souvent étonné de ce que notre patrie n'exploitât pas mieux l'abondante source de revenus qu'était l'alcool, d'autant plus que cet impôt offrait de multiples avantages. Arrivés en ville, il me remit un chèque. C'était la première contribution véritable reçue pour la campagne de presse et d'opinion qui s'imposait. Mais un don non moins précieux, ce fut son soutien moral. Les paroles qu'il me dit à cette occasion et que, par la suite, je ne manquai pas de répéter à maints compatriotes hésitants, restèrent profondément gravées en ma mémoire et en mon cœur.

Cette rencontre fortuite fut cause, bientôt, d'une correspondance suivie. Nos progrès l'intéressaient beaucoup. Je soutenais que, pour lutter contre l'alcoolisme, il ne fallait pas se contenter de mesures prohibitives, mais qu'il fallait avant tout, trouver des méthodes nouvelles d'utilisation de nos fruits et de leurs résidus. M. Reinhart m'approuva entièrement, et si la nécessité de ce changement de tactique est apparue de plus en plus évidente, aux yeux de tous, c'est en grande partie à la compréhension de M. Reinhart que nous le devons.

Cette conviction il ne tarda pas à la mettre en pratique. Alsbirbrunn fut, avec des moyens précaires encore bien primitifs, un des premiers producteurs en gros de cidre doux. Lui-même s'était mis à consommer régulièrement cette boisson nouvelle et ne manquait pas de la recommander autour de lui. Même des jus qui ne satisfaisaient pas entièrement, il les trouvait bons, tant il était enchanté de cette méthode toute nouvelle de combattre l'alcool tout en procurant un avantage économique aux paysans. De la retraite qu'il s'était choisie lorsqu'il venait en Suisse, à Hausen, il ne voyait que trop combien la double réforme était nécessaire. Toute bonne récolte de fruits signifiait un danger pour la santé de notre peuple. Lors d'un de ses séjours

d'été j'eus avec lui des entretiens qui furent de la plus grande importance pour notre travail. Il discuta mes idées, m'aida à les mettre à point et m'encouragea à poursuivre la route où je m'étais engagé. Ces entretiens entraînaient souvent un travail considérable, car il apportait chaque fois une multitude d'idées et de propositions ; beaucoup de celles-ci concernaient de tout petits détails, comme celle d'une visite à faire à quelque paysan qu'il avait rencontré quelque part et dont il avait noté le nom. Lorsque, suivant ses conseils, je me mis à faire des visites de plus en plus fréquentes à des paysans, il mit à ma disposition une auto. Cette auto, en facilitant grandement mes déplacements, aura joué un rôle considérable dans l'essor qu'a pris en Suisse la fabrication du cidre doux. Je pus ainsi entrer en rapport personnel avec une foule de gens susceptibles de s'intéresser à notre tentative. Je connus mieux aussi les difficultés et les besoins de chacun. Puis ce furent des assemblées annuelles et des conférences tenues par ceux-là même que j'avais eu l'occasion de connaître au cours de mes randonnées. C'est ainsi que fut créé le mouvement qui ne tarda pas à grandir, à s'affirmer et à ouvrir à un grand nombre de personnes, de nouvelles perspectives. Ce fut vraiment l'aube d'une vie nouvelle. L'aide financière de M. Reinhart nous permit à ce moment encore d'intensifier nos efforts. Bientôt des fabriques mirent au service de notre mouvement leur expérience, leur matériel et leurs capitaux. Les résultats dépassèrent tout ce que nous avions espéré.

M. Reinhart vit le jour où nos plus grands ateliers de construction s'intéressèrent à nos projets et fournirent enfin à notre mouvement, le matériel de précision qui lui avait manqué jusque-là, le jour où naquit l'industrie moderne de la fabrication en gros des boissons non-fermentées, fabrication moderne et

capable de fournir des produits de qualité et d'entrer en concurrence avec les fabricants de boissons artificielles et avec les plus puissantes brasseries. J'ai été ému de constater à quel point Monsieur Alfred Reinhart se réjouissait du moindre progrès dont, soit oralement, soit par lettre, nous avions plaisir à l'aviser aussitôt. Et peu à peu je découvris que ce n'était pas déranger ce grand commerçant que de lui raconter les moindres incidents de notre activité : c'était lui faire partager nos joies et nos appréhensions.

Un jour nous causions de la lutte victorieuse engagée dans les pays scandinaves contre l'eau-de-vie. Spontanément M. Reinhart m'engagea, en m'en donnant les moyens, à aller y faire un voyage d'étude, mais le résultat escompté ne fut pas obtenu. M. Reinhart cependant ne marqua nul désappointement lorsque, de retour, je ne pus que lui rapporter un résultat négatif, c'est-à-dire que nous étions en Suisse dans l'impossibilité d'imiter ce que faisaient ces peuples-là vivant dans des conditions toutes différentes des nôtres. M. Reinhart en conclut que cette leçon, à condition d'être retenue, valait bien un voyage. Il s'avérait donc clairement que la Suisse se devait de trouver elle-même les méthodes adéquates à son pays ; un pays producteur de fruits tels que le nôtre offre non seulement des difficultés, mais aussi des possibilités tout autres que les pays scandinaves.

Un autre exemple frappant, à propos de l'utilisation des marcs de fruit : M. Reinhart proposa un concours et le dota d'un prix de plusieurs milliers de francs. Nous savions qu'un concours semblable avait été organisé, quelques années auparavant, par la Régie fédérale des alcools, et qu'aucun résultat pratique n'avait été obtenu. M. Reinhart n'en persista pas moins dans sa décision, disant que des problèmes aussi importants méritaient

qu'on ne s'en détournât pas. Malgré tous les efforts tentés, les résultats du concours furent, une fois encore, assez médiocres ; mais cela ne découragea nullement son initiateur ; au contraire, il renouvela son premier geste déclarant qu'il s'agissait pour lui de revenir à la charge, jusqu'à ce que le résultat nécessaire ait été obtenu. Il offrit également de contribuer, plusieurs années de suite, à l'installation, à la Station fédérale d'essais de Waedenswil, d'un département spécial affecté aux jus de fruits non-fermentés et dirigé par un chef compétent. Persuadé qu'une collaboration intense de la science et de la pratique produirait de bons résultats, il fut profondément déçu lorsque Berne rejeta cette généreuse proposition.

L'expérience a prouvé depuis toute l'opportunité de sa proposition.

Et voici encore un trait caractéristique : Presque chaque été il m'invitait à passer quelques heures chez lui avec M. Ernest Walter, secrétaire du parti socialiste du Canton de Zurich. Quelles discussions entre ces deux hommes dont les idées étaient naturellement si différentes ! En sortant de chez lui, M. Walter disait que bien des misères n'existeraient pas, si les patrons ayant comme lui l'esprit social et sachant pareillement respecter les convictions de leurs adversaires, étaient plus nombreux, et c'est alors qu'il me raconta : « Le premier dimanche que je passai en Égypte, je fus invité à souper, avec d'autres employés de la maison, chez Monsieur et Madame Reinhart. On discuta bien avant dans la nuit, et je ne me cachai point de mes convictions marxistes ; bien au contraire, je les exprimai très franchement... Dans la rue quelques-uns de mes collègues me prédirent charitablement que je ne tarderais pas à être flanqué dehors par le patron ! Il n'en fut rien. M. Reinhart ne changea aucunement de manière envers moi. Plus

tard, comme il me demandait, ainsi qu'à tous ses employés, de contribuer au Don national en faveur de l'aviation, je m'y refusai en lui déclarant que j'étais antimilitariste. Je m'engageai par contre à verser une contribution, d'un montant égal à celle que j'aurais souscrite à un hôpital.

M. Reinhart était loin de partager mon point de vue. Il n'en accepta pas moins ma décision et nos rapports n'en furent point troublés ! »

Ces quelques traits, mieux que de longs discours, révèlent un caractère et expliquent en partie le secret d'un rayonnement et d'un ascendant. Le Secrétaire du parti socialiste du Canton de Zurich avait raison : le monde actuel serait profondément transformé si un type d'homme tel que celui dont nous pleurons la disparition y était plus largement représenté !

Nous sommes encore loin du but. Ne lâchons pas prise, travaillons ; nous le devons à la mémoire de celui qui nous a donné un si bel exemple de jugement clair et d'action méthodique.

ALFRED REINHART

et le problème social

par

M. F. WARTENWEILER.

The author of this book is a well-known and distinguished
scholar in the field of history and has written many
other books on the same subject. This book is a
valuable contribution to the study of the history of
the United States.

The author of this book is a well-known and distinguished
scholar in the field of history and has written many
other books on the same subject. This book is a
valuable contribution to the study of the history of
the United States.

ALFRED REINHART

of the problem of the
the author of this book is a well-known and distinguished
scholar in the field of history and has written many
other books on the same subject. This book is a
valuable contribution to the study of the history of
the United States.

Il a seulement traversé ma vie, comme un météore.

C'était pendant les débuts difficiles de notre maison d'éducation populaire « Le Foyer » à Frauenfeld. Pour gagner quelque argent, si peu que ce fût, nous travaillions dans les jardins.

Comme avec de jeunes amis, des ouvriers, j'étais occupé à sarcler la propriété « El Retiro », soudain H. Hanselmann apparut, et derrière lui un homme barbu, de haute taille, suivi d'une dame : « Alfred Reinhart, d'Alexandrie, s'intéresse à ton effort ».

Vraiment, quelqu'un s'intéressait-il à moi ? Je n'y pouvais croire ! Un Suisse vivant à l'Etranger ! alors que même les Suisses d'ici n'avaient pas remarqué nos essais. Un grand commerçant ! Quand les hommes d'affaires se méfient tous de l'« idéalisme » de l'éducateur populaire.

Cela donne courage.

Notre conversation — comment m'en souvenir ? J'expliquais mes projets auxquels je ne croyais plus moi-même tout à fait, tous les gens « raisonnables » les ayant déclarés chimériques. Il inclinait ou hochait la tête, — que sais-je. Mais nous nous retrouvâmes en parlant de la culture du sol. Il me questionna sur l'efficacité de la charrue mécanique et du tracteur, avec lesquels

j'opérais, et me parla du cheval arabe dans ses plantations en Egypte. Et il disparut brusquement comme il était venu.

Plus tard, à plusieurs reprises, il m'a invité à Hausen sur l'Albis, où il passait l'été. La première fois je fus empêché. Mais je n'oublierai jamais le jour où il me fut enfin possible de passer quelques heures chez lui. Il est vrai que je fus grandement déçu. J'avais espéré rencontrer Alfred Reinhart seul pour lui faire part en toute confiance de mes espérances et de mes soucis. Mais il avait un second hôte qui domina la conversation. C'était un ancien employé de sa maison d'Alexandrie, qui avait pris une part active à la politique, se plaçant très à gauche. Plus il discourait et plus j'étais intimidé : mais aussi plus l'entretien devenait intéressant. Il faut avoir vu cela : un homme déjà âgé, grand commerçant et grand capitaliste, échangeant amicalement ses pensées avec un radical socialiste, jeune et qui a son franc parler et qui, tout en faisant à son hôte, son ancien chef, l'honneur de le considérer comme une sorte de merle blanc, défendait avec la plus grande assurance et la plus grande violence, des opinions extrêmes.

J'admirais le calme et la bienveillance avec lesquels Reinhart, esprit actif, rempli sans cesse de pensées nouvelles, supportait la manière non pas précisément modeste de l'invité. D'ailleurs il posait des questions plutôt qu'il ne portait de jugements ; et c'était une consolation de voir comment avant de se prononcer ou d'agir, il cherchait à connaître. Il savait s'instruire. Et cette autre constatation était encore plus réconfortante : les préjugés, de quelque nature qu'ils fussent, semblaient ne pas exister pour lui. Il ne s'inquiétait ni de l'opinion générale, ni de vaines paroles, ni même de ses anciennes convictions. Toujours à nouveau il examinait, il approfondissait les choses, l'esprit libre.

C'est ainsi qu'Alfred Reinhart a pris rang parmi mes éducateurs. Quoique nous ne nous soyons pas revus, il ne s'est point passé d'années où je n'aie reçu une lettre d'Alexandrie. Reinhart me remerciait de l'envoi d'une publication, ou s'enquérait des progrès de mes travaux; m'écrivait toujours de sa propre main. Cela me fit faire une troisième constatation : cet homme très occupé trouvait le temps qu'il faut pour écrire une lettre personnelle, pour un effort individuel au profit d'une chose étrangère à ses intérêts, mais qu'il voulait ne pas perdre de vue.

Et j'espérais déjà pouvoir lui montrer bientôt « Herzberg ».

Mais c'est sa foi qui me toucha le plus fortement et le plus profondément. Une fois je l'avais rencontré par hasard à « Albisbrunn », qu'il avait créé. L'entrevue ne dura qu'un instant. Je savais que la marche de l'établissement avait dû le décevoir à plusieurs égards. Moi-même, j'étais alors de ceux que cette déception allait paralyser, et je m'attendais de sa part à quelques remarques dans ce sens. Mais que répondit-il quand je l'eus questionné timidement sur les résultats des efforts tentés pour l'éducation des garçons difficiles ? Sans une plainte, sans le moindre signe de découragement, il me dit joyeusement : « Ils ont déjà beaucoup fait, et ils feront encore plus ; car ils se donnent de la peine. L'homme n'est pas incorrigible. Je crois au bien et je crois en lui ».

F. Wartenweiler.

Quelques témoignages

Celui d'un homme d'affaires ami :

ALFRED REINHART

par

M. CHRISTIAN FOPP.

Mes plus anciens souvenirs d'Alfred Reinhart remontent à mes années d'apprentissage, de 1888 à 1892, chez Geilinger et Blum, la maison de son père, à Winterthour; cette maison, fondée en 1786 par Diethelm Geilinger et Christophe Blum, importait des denrées coloniales et aussi, de Trieste, du coton macédonien qui était filé dans les fermes de l'Oberland zurichois et du Toesstal.

Après la chute de Napoléon 1er, les procédés mécaniques se répandirent en Suisse vers 1817. Jean Gaspard Reinhart (1798-1871), qui en sa qualité de gendre, était devenu seul propriétaire de la Maison Geilinger et Blum, prit aussi part à la fondation d'une filature de coton à Bauma-Nautal, vendue plus tard à Jean Rodolphe Guyer, le père d'Adolphe Guyer-Zeller qui finança et construisit le chemin de fer de la Jungfrau.

Conformément à une loi fédérale sur les raisons sociales, la maison Geilinger et Blum devint, le 1er mai 1889, la maison Paul Reinhart et Cie, dont les propriétaires furent Paul Reinhart-Sulzer (1836-1902) et Auguste Hahnloser-Wirth (1837-1905). Ainsi l'auteur de ces lignes fut le dernier apprenti de chez Geilinger et Blum et le premier de chez Paul Reinhart et Cie, dont les bureaux se distinguaient par leur ordre exemplaire, leur stricte

discipline et leur correction absolue dans toutes les transactions commerciales.

Beaucoup de commerçants formés chez Paul Reinhart et Cie ont occupé des positions considérables en Europe et Outre-mer.

L'esprit et la volonté qui régnaient dans ces bureaux s'étaient transmis aussi à la maison paternelle du « Heiligberg », et c'est dans cette atmosphère propice qu'a grandi Alfred. Il est resté fidèle jusqu'à sa mort aux principes qu'il y avait vus en action.

En 1889, Alfred était capitaine du corps des cadets. Je le vois encore à la tête de sa jeune troupe défilant devant les bureaux (alors situés à la Stadthausstrasse), et saluant son père debout à la fenêtre.

Après avoir suivi les cours de l'École Industrielle de Lausanne, Alfred visita des maisons de coton, amies ou parentes, au Hâvre et à Liverpool ; ensuite il voyagea dans l'Amérique du Nord où il entra en relations avec M. Geo Mc.Fadden à Philadelphie qui demeura l'ami fidèle et le conseiller sincère de sa famille et de sa maison, dans les bonnes années comme dans les années difficiles. Alfred Reinhart a suivi les principes pratiqués par M. Mc.Fadden, en particulier celui-ci : qu'il importe moins pour le succès d'une entreprise cotonnière d'obtenir des chiffres d'affaires élevés que de tirer de chaque affaire un bénéfice correspondant par des calculs précis et justes.

De retour d'Amérique, Alfred se rendit en 1896 à Alexandrie chez un ami de son père, M. F. C. Baines, auquel il s'associa en 1899, de même que quelques années plus tard Paul Hahnloser de Winterthour. Par un arrangement à l'amiable les associés se séparèrent en 1907. Paul Hahnloser fonda la maison Hahnloser et Cie qui passa plus tard à M. H. Kupper qui avait lui aussi fait son apprentissage chez Paul Reinhart et Cie à Winterthour.

Avec l'appui de ses amis de Liverpool et de Philadelphie, Alfred Reinhart fonda la maison « Reinhart & Co., Ltd., Alexandria » dont il a gardé dès lors la direction. Les débuts ne furent pas faciles parce qu'Alfred avait voulu créer une entreprise indépendante de la maison familiale de Winterthour. Mais l'exactitude de ses livraisons et la conscience avec laquelle il menait ses affaires lui valurent bientôt la confiance des commerçants et des filateurs, si bien qu'après l'accord conclu en 1910 avec la maison Paul Reinhart et Cie de Winterthour, son entreprise devint rapidement florissante et connut un mouvement d'affaires considérable, dès avant la guerre.

En sa qualité de chef d'entreprise, Alfred Reinhart a pendant de longues années, visité personnellement les filateurs de tous pays; il sacrifiait la plus grande partie de ses congés de vacances à cette activité très fatigante. Il était partout le bienvenu, sachant donner à ses entretiens une note personnelle. Quand il connaissait par exemple le « hobby » de tel filateur anglais amateur de courses, il ne manquait pas de se renseigner sur les chevaux qui couraient alors et en entretenait d'abord son client; et il partait avec une commande facilement obtenue. Ses connaissances étendues lui permettaient de découvrir de nombreux intérêts communs avec d'autres clients, fussent-ils amateurs d'art, de jardins ou de littérature.

Monsieur Reinhart visitait régulièrement la filature que je dirigeais à Wangen im Allgäu, et loin d'entrer seulement au bureau il examinait les installations du dépôt de coton jusqu'à l'emballage du fil. Il s'intéressait particulièrement au nettoyage, aux cardeuses et aux peigneuses; ces machines enlèvent les feuilles, les impuretés et les fibres trop courtes; opérations qui sont la condition d'un fil égal et propre.

De ces observations il tirait des conclusions pour l'achat des lots et leur classement en vue des besoins des filateurs. Il a reconnu alors qu'un marchand de coton devait avoir des connaissances techniques que dans sa jeunesse lui-même n'avait pas eu l'occasion d'acquérir ; aussi fit-il faire des études théoriques et pratiques dans les filatures aux jeunes qui entraient dans ses bureaux.

Monsieur Reinhart et moi nous étions liés personnellement d'amitié au cours des années. En 1909 il me proposa de représenter sa maison sur le continent. A la suite du décès de mon oncle Morf, à qui je succédai dans la direction générale de la filature de Wangen, je dus retirer ma promesse. C'est peu après qu'eut lieu l'accord entre la maison Reinhart & Co. Ltd. à Alexandrie et la maison familiale de Winterthour.

Pendant les années de guerre et d'après-guerre, les deux maisons remportèrent de grands succès et déployèrent leur activité maximale. Peu après la fin de la guerre, la maison Reinhart et Co d'Alexandrie, qui avait résilié les participations américaines et anglaises, livre du coton à Brême et à des places frontières comme Friedrichshafen, activant par là la reprise du travail dans les filatures allemandes à court de matières premières.

Chaque été, la famille Reinhart s'installait à Hausen, les premiers temps au « Baerenwald » dont les hôtes étaient obligés de loger au sanatorium voisin. J'ai gardé le souvenir de la chambre, où avait habité Richard Wagner. Malgré la simplicité du décor, les journées passées au « Baerenwald » étaient aussi belles et animées que le furent plus tard celles passées dans la magnifique propriété « Esbeh Iskandaria ».

C'est là, dans le petit bureau à gauche de l'entrée, qu'affluaient pendant les vacances tous les envois adressés à l'homme d'affaires, à l'agriculteur, à l'amateur d'art, au philanthrope ; c'est

là qu'il méditait et répondait. Il avait un sens marqué des affaires, un tempérament énergique, et pourtant une âme naïvement enfantine. Ceux auxquels il s'ouvrait se persuadaient de sa foi en Dieu et en l'au-delà, qui reposait sur son amour pour les hommes. Comme un samedi de fin d'été, en 1934, les cloches du soir se mirent à sonner, il interrompit son travail dans le petit bureau, sortit au jardin, et, les mains jointes, écouta jusqu'à ce que les sons vibrants se fussent perdus dans le lointain.

« Und wenn der letzte Ton verklungen,
« Im Zeitenglas der Sand verrann,
« So faengt ein Lied mit höhern Zungen,
« Im Licht ein neues Leben an. »

(« Quand le dernier son s'est perdu, et que le sable s'est écoulé dans le sablier du temps, un chant retentit dans une langue plus pure, une vie nouvelle commence dans la lumière »).

La reconnaissance qu'il éprouvait pour ses amis était une de ses qualités éminentes. Il rappelait souvent sa rencontre avec mon oncle Morf. Ce dernier avait été formé dans les fabriques du « Roi des filatures », Henri Kunz. Il avait fondé plus tard la filature de coton de Leipzig, et réorganisé enfin les filatures d'Erlangen, Unterhausen et Wangen. Ces dernières, adaptées par lui, avec ma collaboration, au travail du mako, sont devenues de grandes consommatrices de coton égyptien. Monsieur Morf était lié avec Monsieur Paul Reinhart, père et avait reporté son amitié sur le fils. Rencontrant un jour à Zurich, dans la Bahnhofstrasse Alfred Reinhart qui venait de fonder son entreprise et n'était pas sans soucis, il le félicita l'un des premiers de cet acte indépendant et courageux. C'est cet événement, insignifiant en apparence, que rappelait volontiers Monsieur Reinhart.

Pour beaucoup Alfred Reinhart a été un conseiller désintéressé et un soutien ; ces actes et l'Etablissement d'Albisbrunn feront durer toujours la gratitude et l'amour qu'il a su mériter.

L'image de sa vie serait incomplète sans le souvenir de son mariage harmonieux et heureux. Monsieur Reinhart, et de même M. Geo Mc.Fadden qu'il avait en très haute estime, discutaient avec leurs épouses de décisions importantes et attachaient aux jugements de celles-ci une valeur particulière.

C'est dans le petit bureau, au rez-de-chaussée de sa paisible maison à Hausen que la mort a surpris le travailleur infatigable ; c'est là qu'il expira dans les bras de celle qui fut la compagne de sa vie.

- « Venu de l'esprit, tu es retourné à l'esprit.
- « Quel fut ton chemin ? Une journée de travail.
- « Maintenant une sphère enflammée circule dans
- « l'océan, cristallin du monde.
- « Tu avais la nostalgie de l'univers ;
- « L'univers est devenu ta patrie.
- « Ton cours est mêlé aux astres ;
- « Nulle illusion, nulle erreur ne t'égarent.
- « Qui donc a ordonné ainsi l'Univers ?
- « Seul, un amour sans limite.

Celui d'un éducateur et d'un aîné :

ALFRED REINHART

par

J. L. DAVID.

Sauf erreur de ma part — on ne possède plus à 81 ans la mémoire irréprochable des dates — c'est en 1891 que M. et Mme Reinhart-Sulzer nous confièrent leur fils Alfred. Ses proches l'appelaient Freddy ; nous avons fait de même : son nom de baptême n'a jamais été mentionné par nous que sur l'adresse de nos lettres. C'est dire que pendant les deux années qu'il a passées sous notre toit, à Beaumont sur Lausanne, une cordiale amitié s'est formée entre nous et persista sous la même appellation familière.

La plupart des jeunes Suisses allemands qui viennent en pension en nos cantons romands, se montrent au début de leur séjour quelque peu soupçonneux : ce rire plus facile des Welsches n'est-il pas fourré de moquerie ? On doit se méfier d'eux et de leurs méchants tours : Il en est parmi nos jeunes Confédérés qui se cantonnent jusqu'au bout dans la défensive et repassent la Sarine sans avoir rien gagné sous le rapport de la compréhension mutuelle. Freddy ne fut pas de ceux-là. Il se fit très vite à nos façons et à notre langage ; très vite il s'épanouit.

A plus de quarante ans de distance je revois sa bonne figure où demeurerait l'expression candide de l'enfant. S'il n'avait pas encore la promptitude de l'esprit, il possédait déjà la rectitude du

caractère. Il montra par ses réactions, ce sentiment du juste et ce respect de la justice, qu'il a entretenus toute sa vie. Ma mémoire est en défaut à la recherche de l'incident qui lui valut un jour, une sévère observation de ma part. Il la prit si fort à cœur, que je sentis avoir dépassé la mesure en exprimant ma réprobation. Il a souvent, depuis lors, rappelé cet épisode, et il ajoutait chaque fois : « Monsieur David, quand il avait quelque chose à vous reprocher, il parlait raide et sec ; mais la minute d'après, point de rancune, on se retrouvait comme s'il ne s'était rien passé. » Et il concluait : « J'ai-
mais bien ça ! »

Je me souviens qu'en s'installant à son arrivée à Beaumont il avait fixé contre la cloison de sa chambre l'image qui devait lui rappeler son admission à la Sainte Cène; sur le fond d'un paysage rustique on lisait cette consigne : « *Sei Getreu!* » Cette injonction s'est gravée dans son cœur ; il a été fidèle à ses amis, fidèle à ses devoirs, fidèle à ses promesses! Cette amitié fidèle, les miens et moi en avons goûté à différentes reprises, le bienfait. Il voulut être le parrain de notre fils ; celui-ci doit à sa générosité d'avoir pu séjourner et travailler trois ans Outre-Atlantique. Au commencement d'avril 1903, je reçus de lui l'invitation de me trouver à la fin du mois à Athènes pour que je l'accompagne dans un tour en Grèce, avec retour en Suisse par Constantinople et la Russie, d'Odessa à St. Pétersbourg.

Un généreux ami de Lausanne, un grand fils pour ma femme et pour moi, un grand frère pour nos enfants, telle est l'image de Freddy que nous cultivons dans notre souvenir.

J. L. David.

Celui d'au lendemain de sa mort:

Une voix de la Colonie Suisse
d'Alexandrie

Depuis la nouvelle soudaine, brutale, inattendue de la mort de Monsieur Alfred Reinhart, il nous semble que la Colonie toute entière est d'un seul coup devenue orpheline.

Monsieur Alfred Reinhart était un de ces « Representative Men » sur le nom de qui un accord se faisait : ... « oui, mais voyez Reinhart ! » ... Combien de discussions, de critiques, de difficultés et de détresses n'ont elles pas été tranchées par ces mots !

« Reinhart c'était l'autorité morale, basée, non pas sur la richesse seulement, (comme des esprits superficiels auraient pu le croire), mais conférée d'abord par la suprématie de l'esprit au milieu de toutes les complications matérielles qu'apporte la fortune.

« Reinhart », c'était la preuve vivante de la valeur des principes fondamentaux qui sont la pierre angulaire de la tradition helvétique : honnêteté scrupuleuse, travail, simplicité, solidarité.

Fervent patriote, philanthrope, généreux mécène, chef aimé, vénéré et quelquefois même craint, il était tout cela... mais il était avant tout et surtout le père de la Colonie ; avec tout ce que ce mot comporte d'autorité, de bonté, je dirai même, de sollicitude.

Y a-t-il un évènement heureux ou malheureux qui survint parmi nous, sans que Monsieur et Madame Reinhart n'en aient pris leur part ? Y a-t-il eu une famille dans la Colonie qui ne puisse se rappeler de leur affectueux intérêt au cours d'un deuil, d'une maladie, d'une épreuve ou d'une difficulté ?

Il semble que leur vie portait le poids de toutes nos existences, tant ils se sentaient solidaires et responsables de chacun d'entre nous. Comment dès lors s'étonner que la vie de Monsieur Reinhart en ait été abrégée ? Puisqu'à tous les soucis de ses diverses préoccupations, se joignait le souci constant de chaque unité de notre Colonie ! Et comment ne pas nous en sentir quelque peu responsables à notre tour, comme les enfants qui se reprochent soudain tel pli de fatigue barrant le front de leur père...

Monsieur Reinhart a été un de ces « Dispensateurs trouvés fidèles » des richesses divines et humaines dont parlent les Ecritures. Il a été de ceux qui ont porté le renom des Suisses à l'Etranger au niveau où il se trouve. Sa présence, son exemple resteront vivants parmi nous.

« Journal Suisse d'Egypte et du Proche-Orient ».

Le 28 août 1935.

Marie O. Fiechter.

Celui de sa fille :

Mon père dans l'intimité

« Pour que ses petits-enfants se souviennent... »

*« Marchez comme des enfants de lumière
car le fruit de l'Esprit est toute sorte de bonté,
de justice et de vérité; examinez ce qui est agréa-
ble au Seigneur.*

Eph. V. 8-10.

Tel était le leitmotiv de la vie de mon père.

« L'exemple entraîne les bonnes actions chez les autres. »

« Plus on est haut placé, moins on peut se permettre de libertés personnelles » me disait-il souvent.

Il était si simple, son sourire charmait autant le petit que le grand, et il ne faisait jamais aucune différence.

L'esprit de famille avant tout ; même dans une fête réussie, on avait l'impression qu'il était le père radieux de voir ses enfants s'amuser.

Avant de résoudre une question difficile, il préférait laisser passer la nuit : « Dormons d'abord, disait-il, demain nous ferons mieux. »

Venu en Égypte comme tout jeune homme, il souffrait énormément de voir que les gens avaient si peu de bien à dire les uns des autres. Il ne permettait jamais qu'on critiquât quelqu'un. Il trouvait toujours le mot qui excuse, même lorsque c'était vraiment difficile : « Ein Jeder tut so gut er kann ! » répétait-il.

Il savait si parfaitement oublier lorsqu'on l'avait blessé ! « Si je devais traîner toutes ces vilaines choses, je ne pourrais plus être heureux. Il vaut mieux oublier et vivre en amitié avec les autres, car on ne connaît pas sa dernière heure. »

L'idée de la mort lui était familière. Il en parlait aux siens et à ses employés comme d'une étape à franchir. Dans son Abâdieh il avait fait peindre sur le mur du grand hall, un dicton arabe : « Soigne tes biens comme si tu devais toujours vivre, mais prie comme si demain tu devais mourir ».

Marianne Burckhardt-Reinhart.

L'Hommage

de

M. HENRI MARTIN

Ministre de Suisse en Egypte.

Quelques souvenirs personnels

sur

Alfred Reinhart

Je l'avais connu il y a plus de douze ans, alors que j'étais chef de la Division Economique de notre Légation de Londres et qu'il m'avait, avec cette générosité qui a été un des traits dominants de son caractère, apporté sa contribution en faveur de deux des œuvres dont la réussite me tenait à cœur : la publication par le Studio Magazine d'un ouvrage sur « L'art rustique en Suisse », et la création de l'Ecole londonienne de la Swiss Mercantile Society.

Je le revois toujours, entrant dans mon cabinet avec son bon sourire, la main tendue, les yeux francs et malicieux, me racontant la vie des colonies Suisses d'Egypte et leur besoin, urgent à ses yeux, de posséder une représentation diplomatique à elles.

Au cours d'une des promenades restées chères à ma mémoire, je l'entends encore me dire soudainement : « Venez comme Ministre en Egypte ». Evidemment il ne dépendait pas de moi que ce vœu se réalisât, mais il le fut cependant par la suite, comme si la sincérité spontanée de la remarque m'avait porté la chance.

D'année en année, il rendait visite au Département Politique pour appuyer les désirs des Colonies suisses, dont il était le porte-parole, et l'an dernier, il me citait une lettre qu'il avait écrite de

Berne à sa mère, en 1907, pour lui faire part de ses démarches et lui dire qu'il se sentait près du succès.

Il ne s'imaginait pas combien lentement tourne la roue fédérale, et il aura fallu vingt-huit ans de plus pour qu'il voie - mais heureusement il l'a encore vu et s'en est profondément réjoui avec moi - notre drapeau flotter sur le navire qui m'amenait à Alexandrie puis, plus tard, après la présentation de mes lettres de créance, sur la nouvelle Légation elle-même, dont l'organisation des deux « Chancelleries-jumelles » lui avait fait un grand plaisir.

Je rendrai toujours grâce à son intuition et à sa foi, car lorsque j'étais venu en 1913 lors de ma première mission de négociations, il fut un de ceux qui avaient confiance et étaient pénétrés de la conviction que je ne lâcherais pas la proie pour l'ombre. Son attachement à moi était si dévoué que j'avais toujours l'impression — et j'y puisais une grande force dans mes difficultés — que c'était pour lui que je travaillais.

C'était comme un hommage à toute sa nature, comme un témoignage de gratitude envers cet homme généreux qui écrivait le mal des autres sur le sable et leur bien dans son cœur, ce cœur qu'il avait aussi délicat que l'oreille et qui aurait ressenti la moindre contre-vérité comme une fausse note.

Il était gai, et c'est la gaieté et la joie qu'il aimait voir s'épanouir autour de lui, non pas cette joie dont un poète a dit qu'elle ressemble au soleil d'hiver qui se lève tard et se couche de bonne heure, mais la joie lumineuse, ensoleillée, répandue à pleins bords et à pleines mains.

Il était franc et loyal. « To thine own self be true ; » disait Shakespeare, « and it must follow as the night the day, thou canst not then be false to any man ».

A qui mieux qu'Alfred Reinhart pouvait s'appliquer cette pensée, lui dont l'âme pure a été le miroir où sa vie s'est réfléchi.

« Attends au soir pour voir si le jour a été beau, et la mort pour bien juger de la vie ». Ainsi pensait Sophocle et c'est ainsi que nous pouvons tous, nous qui l'avons connu, juger la vie de cet ami unique dont la limpidité de sentiments donnait à ses réflexions et à ses conseils, un cachet de persuasion incomparable.

D'un homme qui savait si admirablement dominer et se dominer, Schiller aurait dit : « Sich selbst besiegen ist der höchste Sieg. »

C'était un lutteur infatigable, qui pouvait adopter à sa propre existence la phrase de Goethe : « Denn ich bin ein Mensch gewesen und das heisst ein Kämpfer sein. »

Il n'est plus parmi nous, enlevé par la volonté insondable de Dieu à notre affection et à notre respect. Et qu'il est beau ce cri, jailli d'un cœur ami, au bord de la tombe de Winterthour :

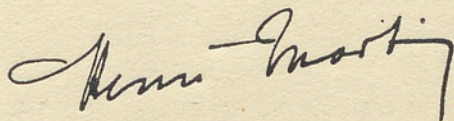
« Alfred Reinhart n'est pas mort tout entier. Ses œuvres lui survivent. C'est aujourd'hui que sa vie prend une vraie signification et nous le comprendrons mieux encore demain. »

Ce grand exemple qui nous trace de son large geste pacifique la voie du travail probe et du devoir allégrement accompli,

ce grand Chrétien qui vivait dans l'humilité du Seigneur et trouvait à cette source sublime son inspiration quotidienne,

on pense à lui en se souvenant de la fameuse parole :—

« Non omnis moriar sed vivam et narrabo opera Domini ».



Ministre de Suisse en Egypte.